

NOTICE

DE L'OUVRAGE

INTITULÉ :

Ermahnung an Islambol oder Strafgedicht des türkischen Dichters Uweïssi über die Ausartung der Osmanen ; c'est-à-dire, Exhortation à Constantinople , ou Satyre du poète turc Uweïssi sur la dégénération des Ottomans ; poème traduit du turc, avec des notes par M. H. Fr. DE DIEZ (). Berlin, 1811, 40 pages in-4°.*

PAR M. SILVESTRE DE SACY.

ON désiroit depuis longtemps que M. le prélat H. Fr. de Diez, conseiller intime de légation de Sa Majesté le roi de Prusse, et ci-devant envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la même Cour près la Porte Ottomane, fit enfin jouir le public du fruit de ses études, et de ses profondes connoissances dans la littérature orientale. Aussi est-ce avec beaucoup de satisfaction que nous annonçons le morceau qui est le sujet de cette notice, et qu'on doit regarder comme l'avant-coureur d'ouvrages plus importants. Une traduction littérale du *Homayoun-naméh*, c'est-à-dire de l'élégante version turque du livre connu sous le nom de *Fables de Pidpai*, est un présent de grand prix que les Muses orientales devront

(*) Extrait du *Magasin Encyclopédique*, année 1811, t. VI, p. 440 et suiv.



NOTICE

DE L'OUVRAGE

INTITULÉ :

Ermahnung an Islambol oder Strafgedicht des türkischen Dichters Uweïssi über die Ausartung der Osmanen ; c'est-à-dire, Exhortation à Constantinople , ou Satyre du poète turc Uweïssi sur la dégénération des Ottomans ; poème traduit du turc , avec des notes par M. H. Fr. DE DIEZ (). Berlin, 1811, 40 pages in-4.º.*

PAR M. SILVESTRE DE SACY.

ON désiroit depuis longtemps que M. le prélat H. Fr. de Diez, conseiller intime de légation de Sa Majesté le roi de Prusse, et ci-devant envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la même Cour près la Porte Ottomane, fît enfin jouir le public du fruit de ses études, et de ses profondes connoissances dans la littérature orientale. Aussi est-ce avec beaucoup de satisfaction que nous annonçons le morceau qui est le sujet de cette notice, et qu'on doit regarder comme l'avant-coureur d'ouvrages plus importants. Une traduction littérale du *Homayoun-naméh*, c'est-à-dire de l'élégante version turque du livre connu sous le nom de *Fables de Pidpai*, est un présent de grand prix que les Muses orientales devront

(*) Extrait du *Magasin Encyclopédique*, année 1811, t. VI, p. 440 et suiv.



NOTICE

DE L'OUVRAGE

INTITULÉ:

Ermahnung an Islambol oder Strafgedicht des türkischen Dichters Uweïssi über die Ausartung der Osmanen; c'est-à-dire, Exhortation à Constantinople, ou Satyre du poète turc Uweïssi sur la dégénération des Ottomans; poème traduit du turc, avec des notes par M. H. Fr. DE DIEZ (*). Berlin, 1811, 40 pages in-4.^o.

PAR M. SILVESTRE DE SACY.

ON désiroit depuis longtemps que M. le prélat H. Fr. de Diez, conseiller intime de légation de Sa Majesté le roi de Prusse, et ci-devant envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la même Cour près la Porte Ottomane, fît enfin jouir le public du fruit de ses études, et de ses profondes connoissances dans la littérature orientale. Aussi est-ce avec beaucoup de satisfaction que nous annonçons le morceau qui est le sujet de cette notice, et qu'on doit regarder comme l'avant-coureur d'ouvrages plus importants. Une traduction littérale du *Homayoun-naméh*, c'est-à-dire de l'élégante version turque du livre connu sous le nom de *Fables de Pidpai*, est un présent de grand prix que les Muses orientales devront

(*) Extrait du *Magasin Encyclopédique*, année 1811, t. VI, p. 440 et suiv.



NOTICE

DE L'OUVRAGE

INTITULÉ :

Ermahnung an Islambol oder Strafgedicht des türkischen Dichters Uweïssi über die Ausartung der Osmanen ; c'est-à-dire, Exhortation à Constantinople , ou Satyre du poète turc Uweïssi sur la dégénération des Ottomans ; poème traduit du turc , avec des notes par M. H. Fr. DE DIEZ (). Berlin, 1811, 40 pages in-4.º.*

PAR M. SILVESTRE DE SACY.

ON désiroit depuis longtemps que M. le prélat H. Fr. de Diez, conseiller intime de légation de Sa Majesté le roi de Prusse, et ci-devant envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la même Cour près la Porte Ottomane, fît enfin jouir le public du fruit de ses études, et de ses profondes connoissances dans la littérature orientale. Aussi est-ce avec beaucoup de satisfaction que nous annonçons le morceau qui est le sujet de cette notice, et qu'on doit regarder comme l'avant-coureur d'ouvrages plus importants. Une traduction littérale du *Homayoun-naméh*, c'est-à-dire de l'élégante version turque du livre connu sous le nom de *Fables de Pidpai*, est un présent de grand prix que les Muses orientales devront

(*) Extrait du *Magasin Encyclopédique*, année 1811, t. VI, p. 440 et suiv.

à M. de Diez (1), et qu'elles attendent avec impatience. Le poème dont nous allons rendre compte, quoique d'une moindre importance, méritoit sous plus d'un point de vue de ne pas rester inconnu. M. de Diez l'a publié d'abord dans le quatrième cahier du tome premier des *Mines de l'Orient*; mais, peu satisfait de cette édition où il s'étoit glissé beaucoup de fautes typographiques, et dans laquelle les éditeurs s'étoient permis quelques changemens et additions qui n'étoient pas d'accord avec ses opinions, il s'est déterminé à le faire imprimer de nouveau sous ses yeux d'une manière plus correcte, et y a joint une réfutation des notes additionnelles des premiers éditeurs. Nous ne nous permettrons pas d'entrer dans la discussion des reproches faits par M. de Diez aux éditeurs des *Mines de l'Orient*. Il seroit facile de prévenir par la suite les choses qui lui ont déplu et qui ne doivent être attribuées à aucune mauvaise intention, et nous désirons que ce savant ne se refuse pas à enrichir encore ce recueil de quelques-uns des morceaux curieux qu'il a dans son porte-feuille. En attendant, nous nous félicitons que la publication séparée du poème turc d'Uweïssi l'ait mis entre les mains d'un plus grand nombre de lecteurs.

Uweïssi étoit né à Konya ou Iconium, ville de l'Asie mineure, et fils d'un militaire; il étoit dervisch ou moine de l'ordre des Mevlévis, sur lesquels on

(1) M. de Diez en a déjà publié l'introduction, précédée d'une dissertation savante sur le sujet de cet ouvrage, son origine et son histoire, sous ce titre : *Ueber Inhalt und Vortrag, Entstehung und Schicksale des Koeniglichen Buchs. . . . als Ankündigung einer Uebersetzung nebst Probe aus dem Türkisch-Persisch-Arabischen des Waassi Aly Dschelebi*. Berlin, 1811; 214 p. in-8.^o.

peut consulter le Tableau général de l'Empire Ottoman par feu M. Muradgea d'Ohsson, tome II, page 296 et suiv. Son poème doit être, suivant M. de Diez, de l'an 1626 de Jésus-Christ; M. Cardonne qui l'a connu, en a donné quelques strophes sous le titre de *Satyre de Veisi Effendi contre les mœurs de son siècle*, dans ses *Mélanges de littérature orientale*, tome II, page 267; mais ce fragment d'une traduction plus que libre, étoit peu propre à faire connoître l'original. Tel est en peu de mots le contenu de l'avertissement de M. de Diez.

Nous ignorons si le poème d'Uweïssi se trouve en original dans quelqu'un des dépôts littéraires de cette capitale. M. de Diez ayant suivi exactement son manuscrit qui n'est pas exempt de fautes, il nous eût été agréable d'être à même d'en consulter un autre; mais ce poème, qui est de peu d'étendue, peut se trouver dans quelque recueil où l'on ne le découvreroit que par hasard ou après de longues et pénibles recherches auxquelles nous n'avons pu nous livrer. Dans l'édition de M. de Diez la traduction littérale de chaque strophe est suivie immédiatement du texte turc; et des notes courtes, mais d'une érudition solide, placées au bas des pages, expliquent tout ce qui pourroit arrêter le lecteur. Nous allons essayer de donner en peu de mots une idée de ce poème qui comprend trente-deux strophes.

Le poète commence par apostropher vivement les Musulmans de Constantinople en général.

« Habitans d'*Islambol* (2), sachez et tenez ceci pour

(2) Les Turcs nomment ainsi Constantinople, par une corruption affectée, au lieu d'*Istambol*, mot formé lui-même par corruption des mots grecs *eis tēn πόλιν*. Ce mot *Islambol* présente en turc, par une sorte de calembourg, l'idée d'une ville où l'*islamisme* est florissant; de *islam*, la religion musulmane, et *bol*, abondant.

« certain : Un jour la colère de Dieu et ses châtimens
 « tomberont soudain sur vous. Le jour du jugement
 « a lui, et vous n'avez point encore renoncé au monde,
 « vous n'en êtes point encore rassasiés. Le moment
 « est arrivé où le Méhdi va paroître, où l'esprit de
 « Dieu (c'est-à-dire Jésus-Christ) va arriver.

Uweïssi expose ensuite les vices qui règnent parmi les Musulmans. Chacun ne songe qu'à jouir des biens passagers de ce monde, et leur sacrifie son bonheur éternel. Le pauvre est opprimé, la religion et la loi foulées aux pieds; les ministres de l'une et de l'autre ne font rien que pour un vil intérêt; les tribunaux ne sont que des pièges tendus à l'innocence. Des juifs remplissent les places les plus importantes, les *timars* et les *ziamets*, (les biens destinés à payer les services militaires), sont devenus l'apanage des visirs et des sultanes (3); personne ne veut plus mar-

(3) M. de Diez observe, dans une note, que les *timars* et les *ziamets* sont les fiefs qui originairement étoient donnés aux militaires qui servoient à cheval ou à pied, et qui dans la suite des temps leur ont été ôtés.

Cette matière n'est encore connue qu'imparfaitement, et le texte même d'Uweïssi présente ici quelques difficultés. M. de Diez le traduit ainsi : « Les *timars* et les *ziamets* des *Sipahis*
 « restent dans l'obscurcissement; ils sont devenus des pen-
 « sions : ils sont aujourd'hui la propriété des visirs; la plupart
 « ont peu-à-pen passé entre les mains des sultanes. » Le texte porte *Sépetlerdèh kilidj timar-u-ziamet oldi baschmaklar*, ce qui signifie à la lettre, si je ne me trompe : « Le *kilidj* des
 « *timars* et des *ziamets* est devenu des pantoufles, dans des
 « corbeilles. » Ceci a besoin d'explication. Les *timars* et les *ziamets* sont des bénéfices ou fiefs qu'on peut assimiler à des commanderies, et qui sont donnés à la charge du service militaire. Les *ziamets* ne diffèrent des *timars* que par la quotité du revenu qui est plus fort, et les charges qui sont plus considérables. Le *kilidj* ou épée est le revenu principal d'un

cher contre les ennemis de la religion ; les désordres sous le poids desquels l'Empire gémit , sont l'ouvrage des pachas et des agas ; les ministres de l'Etat sont devenus les imitateurs de Satan ; les vols , les brigandages , c'est aux officiers chargés de veiller à la sûreté publique qu'on doit les imputer : le chef de la justice , le Kazilasker , est encore plus coupable que tous les autres. Les savans croupissent dans l'oubli , et pourvu qu'on sache corrompre par les présens , on est sûr d'acquérir l'honneur et les emplois.

« C'est , dit-on , par la tête , s'écrie le poète , que
« le poisson commence à se corrompre ; on sait donc
« quelle est la source d'une si générale corruption.
« Chose inouïe ! l'honneur et la fortune ne sont que
« pour des Arnaoutes et des Bosniaques ! la famille de
« l'apôtre de Dieu n'éprouve sous ton règne , ô Prince ,
« que des opprobres (4). Au jour où tu paroîtras

timar ou d'un *ziamet* , le *minimum* nécessaire pour constituer un fief de l'une ou de l'autre espèce , *minimum* qui ne peut être partagé , ni grévé d'aucune retenue. Ce qui , dans un *ziamet* ou *timar* , excède le *kilidj* , est sujet au partage , et peut être séparé du fief : il se nomme *hissèh*. On appelle pantoufle *baschmak* , ou droit de pantoufle *baschmaklik* , des pensions , ou revenus extraordinaires assignés à des sultanes sur des biens-fonds : nous dirions *des épingles*. De pareilles concessions faites à des pachas ou autres officiers , se nomment droit d'orge (pour les chevaux) , *arpalik*. Il reste le mot *sépetlerdèh* (dans des corbeilles) , que je n'entends pas bien. L'auteur veut-il dire que les revenus dont il s'agit entrent dans les *corbeilles* des sultanes , à titre de pantoufles ? On pourroit aussi traduire : « Le *kilidj* du *timar* est (aujourd'hui)
« dans des corbeilles : les *ziamets* sont convertis en droits de
« pantoufles. »

Nous regrettons que M. de Diez n'ait pas développé le sens littéral de ce passage.

(4) M. de Diez a traduit : *Jedermann aber leidet Noth zu*

« devant Dieu , la première chose dont on te de-
 « mandera compte , ce seront les serviteurs de Dieu
 « qui t'ont été confiés comme un dépôt sacré. »

A la suite de cette exclamation viennent de sages conseils adressés au Monarque. Le poète l'invite à ne point mettre sa confiance dans des visirs indignes de leur rang : il se plaint que des *animaux* ont rempli depuis longtemps la place de grand-visir ; il annonce au Prince qu'à moins d'une réforme dans l'Etat et la Religion, il tâchera en vain de reprendre Bagdad, et ceci fournit à M. de Diez le moyen de fixer, comme il l'a fait, la date de ce poème. Bagdad avoit été conquise par les Persans sur les Turcs, en 1625 ; en 1626, ceux-ci tâchèrent, mais sans succès, de la reprendre. Morad ou Amurath IV s'en rendit maître en 1637.

Le poète continue à reprocher avec force aux Musulmans leur mépris pour la vraie piété, et leur fausse dévotion bornée à des pratiques extérieures. Il s'étend avec complaisance sur les vertus et la science profonde de *Mohiti* qui a été son directeur dans la voie de la vie spirituelle ; il se glorifie d'avoir reçu la naissance dans la même ville que le célèbre Djélal-eddin Roumi, fondateur de l'ordre des Mevlévis, et exalte les grâces extraordinaires qu'il a reçues de Dieu.

« Que les hommes disent ce qu'ils voudront, s'é-
 « crie-t-il ; que m'importent les discours de ceux qui

deiner Zeit, o Kaiser, Verweser des Abgesandten Gottes.
 « Chacun souffre de la peine, de ton temps, ô Monarque,
 « Lieutenant de l'Envoyé de Dieu ! » C'est, je crois, une légère inadvertance. Le mot *chacun* n'est pas dans le texte, et le sujet du verbe est évidemment ÂLI RESSOULI 'LLAH, la famille de l'Envoyé de Dieu.

« méconnoissent la religion ! Grâces en soient rendues
 « au Très-Haut ! Les trésors de Dieu m'ont été
 « donnés..... Les biens les plus précieux de la terre ne
 « causent aucune joie au dervisch. Qu'a-t-il besoin
 « de frapper à la porte d'aucun autre, celui auquel
 « la porte de Dieu est ouverte ? Je n'espère et je ne
 « crains rien des pachas ou des agas : plaire à Dieu,
 « est le seul bien de ce monde et de l'autre que
 « j'ambitionne... »

Après quelques exclamations de ce genre, Uweïssi termine son poème par cette prophétie :

« Il est écrit dans le livre de Djafar.... qu'un Sul-
 « tan contractera un mariage par l'ordre de Dieu.
 « O Sultan, garde-toi de marcher contre ce Khan
 « de Crimée : qu'aucun Pacha dans la Romélie ne
 « lui oppose de résistance. Quelques efforts qu'ils
 « fassent contre lui, ils ne pourront le repousser. Le
 « glaive lui a été donné, il lui a été présenté de la
 « part de Dieu même. Uweïssi, NE CONÇOIS POINT
 « DE CHAGRIN ; à l'époque que ces mots désignent,
 « le maître du glaive paroîtra indubitablement ainsi
 « qu'il est arrêté dans les décrets éternels, par la
 « volonté et la permission de Dieu. »

M. de Diez, dans une longue note que je ne puis rap-
 porter, a mis sous les yeux des lecteurs l'histoire des
 différens survenus, à commencer de 1625, entre la
 Porte et les Tartares de Crimée, au sujet de l'élec-
 tion de leurs khans, et les événemens qui ont suivi
 jusqu'à l'assassinat de Jembegh Ghirai-Khan arrivé
 en 1627, et la nomination faite par la Porte de
 son successeur Bekir Ghirai-Khan. M. de Diez croit
 pouvoir tirer de ces faits une nouvelle preuve que
 le poème d'Uweïssi a été écrit en 1626 ; il avertit
 qu'il a emprunté le récit et les dates des événemens

de *l'Histoire des trois derniers Empereurs*, par Ricaut, Paris, 1683. Il nous paroît difficile de concilier cela avec ce qu'on lit dans la *Notice chronologique des Khans de Crimée* que M. Langlès a jointe à la suite de sa traduction du *Voyage du Bengale à Pétersbourg*, par G. Forster. Le khan nommé *Jembegh*, par Ricaut, est sans doute le même que M. Langlès nomme *Djanberg*, et je soupçonne que *Béhader Gheraï* mort en 1639, selon le récit de M. Langlès, dans la seconde année de son règne, est le même qui est nommé ici *Békir Ghiraï*. M. de Guignes, dans son *Histoire des Huns*, liv. 18, t. 3, présente la suite des événemens, conformément à la notice de M. Langlès. La discussion de ces difficultés nous meneroit trop loin : il nous suffit de les avoir indiquées.

M. de Diez se demande ensuite si le héros, dont le poète annonce les triomphes, est **Amurath IV**. Il observe que l'époque que le poète a en vue, doit être désignée dans le dernier vers par un *chronogramme*. Il imagine que les mots qui forment ce chronogramme sont SAHIBI SEÏF, le *maître du glaive*; mais comme les lettres de ces deux mots, prises pour des nombres, donnent 251, il ne sait qu'en faire : il suppose donc qu'il peut y avoir ici une faute dans son manuscrit; puis il ajoute : « Je
« croirois volontiers qu'Uweïssi n'avoit pas lui-même
« une idée bien claire de ce qu'il vouloit dire,
« quoiqu'il y ait tout à parier, qu'après la conquête
« de Bagdad, faite par Amurath IV en personne,
« en l'année 1048 de l'hégire (1637 de Jésus-Christ),
« il se sera fait honneur d'avoir annoncé dans son
« poème ce prince comme le héros de l'Empire
« Ottoman. »

Pour moi, je crois que les mots du chronogramme sont TCHEKMÈN GHAM, *ne conçois point de chagrin*, et la construction turque autorise cette supposition. Les lettres de ces deux mots donnent l'année 1108. En prenant une époque un peu éloignée, Uweïssi risquoit moins de se voir reprocher le défaut d'accomplissement de sa prédiction. Cette conjecture me paroît d'autant plus vraisemblable, que le poète semble annoncer que le héros prédit sera le fruit d'un mariage qui n'étoit pas encore accompli lorsqu'il écrivoit.

M. de Diez ayant imprimé le texte turc, en y conservant à dessein les incorrections de son manuscrit, c'est aux lecteurs à les rectifier eux-mêmes par conjecture. Nous n'essayerons point ce travail qui seroit déplacé ici; mais il y a quelques passages dont nous croyons devoir dire un mot.

Dans la neuvième strophe, nous avons peine à admettre la traduction *das boese Islambol*, c'est-à-dire *la méchante Constantinople*. Dans une phrase purement turque, l'union du mot turc *kem* (*mauvais*), avec la préposition persane *bè*, nous paroît sans exemple.

Le mot employé dans le texte de la douzième strophe, et que M. de Diez a traduit par le *Diabole* est *Garazil*. Les éditeurs des Mines de l'Orient, trompés sans doute par une légère faute d'orthographe dans la manière dont ce mot est écrit, avoient dit un peu légèrement qu'il ne présentait ni le sens que lui avoit donné le traducteur, ni aucun autre. M. de Diez observe que la faute d'orthographe qu'il avoit laissé subsister à dessein, comme toutes les autres de son manuscrit, ne de-

voit pas empêcher d'y reconnoître le mot *garazil*, qui se trouve dans le Dictionnaire de Méninski, où il est rendu par *diabolus*. Je fais mention de ceci, parce que je veux profiter de cette occasion pour proposer une conjecture qui me paroît fort vraisemblable. Je crois que Méninski, qui a tiré le mot *garazil* et son explication d'un *Tefsir*, ou Commentaire de l'Alcoran, a mal lu ce mot, qu'il devoit prononcer *azazil*, par un *ain* et un *zai*, au lieu d'un *gain* et d'un *ra*. Cela n'opère qu'un changement insensible dans l'écriture, puisqu'il ne s'agit que de rapporter à la seconde lettre le point que Méninski a attribué à la première; il n'y a pas autant de différence qu'entre les deux mots latins *in* et *ni*. *Azazil* me paroît un mot emprunté des Rabins, comme *Micaël*, *Djebrail*, et plusieurs autres noms de bons et de mauvais Anges. Dans la Bible *Azazel* est le nom du bouc émissaire, et les commentateurs juifs et chrétiens, sont très-partagés sur l'étymologie et le sens de ce mot. Mais les Rabins en ont fait le nom d'un des quatre chefs des mauvais Anges, comme on peut le voir par les textes que Bochart a rapportés dans son *Hierozoïcon*, liv. II, chap. 54, et qui se trouvent tom. I, pag. 748; de la nouvelle édition donnée par M. E. F. C. Rosenmüller. Quelques vers grecs d'un poète chrétien, cités au même endroit, nous apprennent que les Valentiniens donnoient aussi à un mauvais esprit le nom d'*Azazel*. Il est donc très-naturel que ce nom ait passé des Rabins et de quelques sectes chrétiennes aux Musulmans.

Ma conjecture est fortifiée par un vers de Saadi dans l'introduction du Boustán, vers que le voyageur Chardin, ou plutôt la personne qui lui a fourni

[II]

les traductions de textes persans qu'il a insérées dans sa Relation, a rendu ainsi (5) :

« Si pour réveiller sa crainte dans les ames, il
« (Dieu) tire l'épée de sa justice, les Anges, qui
« en sont les ministres, deviennent sourds et muets;
« mais s'il profère un octroi de miséricorde, le
« petit *Hézazil* s'écrira : *j'en veux faire la procla-*
« *mation.* »

Suivant deux notes de Chardin, jointes à cette traduction, les mots *deviennent sourds et muets*, signifient que les Anges n'entendent point les plaintes des hommes; et le *hézazil* est un oiseau plus petit qu'un moineau, renommé en Perse pour son plumage et son ramage. Ces notes ne valent pas mieux que la traduction qui, comme toutes celles qu'on lit dans le Voyage de Chardin, auroient besoin d'une multitude de corrections.

Voici les deux vers de Saadi, dont je donnerai le texte en faveur des personnes qui entendent le persan :

Bètèhdid ègher ber kèsched tighi hokm

Bimanandi carroubiyan somm-oubokm

Vègher der dèhed yek salaï kèrem

Azazili ghouyed nasibi bèrem.

C'est-à-dire : « S'il tire et lève avec menaces le
« glaive de sa justice, les Chérubins (eux-mêmes)
« demeurent sourds et muets; mais s'il dit un seul
« mot qui annonce des bienfaits, *Azazil* (lui-même)
« dit : j'en aurai aussi ma part. »

Azazil étant opposé ici aux Chérubins, il n'y a

⁵ Tom. V, p. 142 de l'édition donnée par M. Langlès.

pas de doute qu'il ne désigne *Iblis*, c'est-à-dire le Diable, ou le chef des mauvais Anges (6).

Je n'ignore pas qu'il est assez difficile de décider si les manuscrits portent *garazil* ou *azazil* ; mais puisque Chardin a écrit *hézazil*, c'est une preuve que les Persans lisent comme je le fais, *azazil*.

Dans la douzième strophe, le mot *aazez a*, suivant M. de Diez, la signification de *séduire*. Ce mot renfermant un *aïn* seroit sans doute arabe. Nous savons parfaitement, comme l'observe fort bien le traducteur, qu'il manque beaucoup de mots dans les meilleurs Dictionnaires ; mais celui-ci ne nous paroît se rattacher à aucune racine, et nous demeurons persuadés que le texte est altéré. Peut-être faut-il lire *ghirret* ou *ghorour* (*séduction*), ce qui au surplus donneroit le même sens qu'a exprimé M. de Diez.

M. de Diez a traduit ainsi le premier vers de la vingt-troisième strophe : « S'il y avoit dans vos cœurs
« le moindre atôme d'amour divin, vous n'auriez
« fait aucun cas de ce monde périssable, mais vous
« seriez devenus la demeure de Dieu. » Le texte signifie : « Vous seriez devenus néant en Dieu. » Le mot *féna* qui signifie *mort*, *néant*, *destruction*, veut

(6) Après avoir écrit ceci, j'ai consulté la traduction allemande du *Boustan*, faite d'après la version hollandaise d'Olearius, et je vois que ce traducteur a rendu *azazil* par *Satan*. Voici sa traduction : *Wann der Eyfer seiner Gebothe im Zorn ausbricht, so werden auch gar die Engel stumm und taub; læsset er aber seine gnædige Stimme ein wenig erschallen, so sagt auch wohl der Satan bey sich selbst: Vielleicht geniesse ich dessen auch etwas.*

Voy. *Der Persianische Baum - Garten*. Hambourg, 1696. Dans un manuscrit du *Boustan* avec un commentaire turc que j'ai sous les yeux, on lit bien clairement *azazil*, et le commentateur dit que c'est un des noms du Diable.

dire dans le style mystique des dervischs : *la mort à soi-même*, une sorte de *quiétisme* : « C'est, selon « l'auteur du *Kitab taarifât seïdi*, avoir perdu tout « sentiment des choses sensibles et intellectuelles, « par une absorption complète dans la grandeur « du Créateur, et par la contemplation de son essence. »

Le mot *djarrar* de la vingt-quatrième strophe, malgré le respect que nous avons pour les opinions de M. de Diez, nous paroît, comme aux éditeurs des Mines de l'Orient, une faute de copiste : nous n'adopterions pas volontiers la conjecture qu'ils ont proposée, en substituant *djéza* à *djarrar* ; nous croyons plutôt qu'il faut lire *djenneti djiwari 'llah*, c'est-à-dire, *le jardin du voisinage de Dieu*. *Le voisinage de Dieu* est une expression fort usitée pour exprimer le bonheur éternel.

Mais il est temps de mettre fin à ces observations qui intéressent à peine un très-petit nombre de lecteurs.

NOTICE

DU TOME PREMIER DU RECUEIL

INTITULÉ :

Fundgruben des Orients bearbeitet durch eine Gesellschaft von Liebhabern, ou Mines de l'Orient exploitées par une Société d'amateurs ()*. Vienne, 1809, avec cette épigraphe :

Dieu est le maître de l'Orient et de l'Occident;
il guide celui qu'il veut par le droit chemin.
Alcor. Sur. 2.

PAR M. SILVESTRE DE SACY.

Premier Extrait.

LES amateurs de la littérature orientale connoissent déjà l'objet et le plan de cette collection, par le *Prospectus* qui se trouve entre leurs mains, et qui a été inséré dans plusieurs journaux. La guerre survenue entre la France et l'Autriche, au moment où cette entreprise venoit d'être annoncée, sembloit ôter toute espérance de la voir prospérer. Cependant, au milieu même du tumulte des armes, un premier cahier a paru, un second a été imprimé, et la publication de celui-ci n'a été retardée que par le voyage que le rédacteur, M. J. HAMMER, a fait

(*) Extrait du *Magasin Encyclopédique*, ann. 1811, t. 1, p. 201.

à Paris pour une négociation qui intéressoit essentiellement la littérature orientale, et dont l'événement bon ou mauvais, devoit assurer la continuation de cette entreprise, ou rendre inutiles le zèle et la noble générosité auxquels elle doit son existence. Félicitons-nous, pour l'intérêt des lettres, que le voyage de M. Hammer ait eu le succès désiré, et espérons qu'une paix durable favorisera les communications nécessaires à l'exécution d'un plan qui peut contribuer puissamment à l'avancement de la littérature de l'Orient, exécution à laquelle sont appelés à concourir tous ceux qui cultivent cette littérature depuis les bouches du Gange jusqu'aux rives de la Néva. C'est principalement pour exciter les Orientalistes français à répondre à cet appel, que nous allons faire connoître le contenu des deux premiers cahiers que nous annonçons, et qui forment 190 p. in-fol., avec deux planches gravées.

Après la Préface qui n'est autre chose que le *Prospectus* dont nous avons déjà parlé, et la Liste des Souscripteurs, le premier cahier offre les articles suivans :

1.° Sur les Constellations des Arabes, et les noms particuliers qu'ils donnent aux étoiles, par M. Hammer, en allemand ;

2.° Quelques Poésies persanes du célèbre Djami avec une traduction en vers italiens, par M. Chabert ;

3.° La huitième Séance de Hariri, en Arabe, avec la traduction française, par M. Rz. [M. le Comte Venceslas Rzewuski] ;

4.° Renseignemens sur l'Origine des Druzes, recueillis de divers historiens arabes, par M. J. Bokti, en italien ;

5.° Sur le Langage des fleurs, par M. Hammer, en français ;

6.° Extrait d'une Lettre de M. Seezen, à M. Hammer, écrite du Caire, le 10 juillet 1810, en allemand ;

7.° Quelques énigmes populaires des Arabes d'Egypte, avec leur explication, par le même M. Seezen, en allemand ;

8.° Extrait d'une Lettre de M. Drovetti, Commissaire général des relations commerciales de France en Egypte, à son Chancelier M. Asselin, écrite de Damiette le 16 octobre 1808, en français ;

9.° Une pièce de vers turcs, composée en l'année 1792, par l'Ambassadeur ottoman *Ebubecr Ratib Effendi*, après la visite qu'il fit à l'Académie des langues orientales de Vienne, avec la traduction en allemand, par M. Hammer ;

10.° Extrait des Lettres de M. le Docteur Mörpurg à M. Seezen, datées d'Alep, le 20 avril 1808, en allemand.

La planche jointe à ce volume offre la représentation des sept planètes, ainsi qu'elles sont figurées dans quelques manuscrits orientaux relatifs à la composition des talismans.

Le contenu du second cahier n'est pas moins varié, il offre les articles suivans :

1.° Poème en l'honneur du Sultan Mélicschah, et de la ville de Bagdad, par le poète persan Envéri, suivi de deux apologues de Saadi, le tout traduit en vers allemands [d'après la version en prose de M. Chézy], par Madame Chézy née von Kleuke ;

2.° Le texte persan du Poème précédent d'Envéri ;

3.° Inscription turque d'une Mosquée, par M. Hammer, en allemand ;

4.° Extrait d'une Lettre de M. le Docteur Salvatori, médecin attaché à l'ambassade française en Perse, à M. le Docteur Careno à Vienne, écrite du camp de Sultaniéh, le 25 juin 1808, en italien;

5.° Extrait d'une Lettre de M. Seezen à M. Hammer, datée du Caire, le 4 février 1809, en allemand;

6.° Une Ode de Djami, traduite en vers italiens, par M. Chabert, avec le texte persan;

7.° Mémoire sur cette question : *Que peut-on attendre de la critique, pour l'Alcoran?* par M. Fr. Th. Rinck, en allemand;

8.° Sur la Galanterie de Saladin, et de son frère Malec Adel, par M. Hammer, en français;

9.° Extrait de la *Sunna*, ou Tradition orale de Mahomet, par le même, en allemand;

10.° Extrait d'une Lettre de M. le Comte Venceslas Rzewuski à M. Hammer.

11.° Couplets persans pour l'inauguration de la maison de campagne de Madame la Comtesse Constance Rzewuska à Baden, nommée le Gulistan, inauguration qui a eu lieu le 24 juin 1810.

L'original persan de ces couplets (si effectivement il y en a un) ne se trouve pas ici, mais seulement la traduction en vers français, signée *Jousouf*, et dont l'auteur est, sous un autre nom, un des principaux collaborateurs de ce recueil.

La planche jointe à ce cahier représente l'inscription turque expliquée dans l'article n.° 3, de ce même cahier.

Nous ne pourrions faire connoître, même très-imparfaitement, le mérite de tous les articles qui composent ces deux cahiers, sans donner beaucoup trop d'étendue à cette notice; et d'ailleurs ces sortes de collections sont peu susceptibles d'extraits. Il suffit, pour recommander celle-ci à l'attention de tous ceux qui

cultivent ou aiment les muses orientales, de leur avoir indiqué les sujets qui y sont traités, et les noms des auteurs. Nous croyons donc qu'il sera plus convenable de nous borner à quelques observations critiques sur une partie des matières traitées dans ce recueil.

Comme il est rare que les savans qui ont consacré leurs travaux aux sciences physiques et mathématiques, y joignent aussi l'étude des langues, on doit savoir gré à M. Hammer, de s'être occupé de porter le flambeau des recherches philologiques et critiques dans les ténèbres qui couvrent encore l'origine des dénominations astronomiques. Mais, au moment où il se livroit à ce travail, un autre savant, M. Ideler traitoit le même sujet, dans un ouvrage qu'il a publié en allemand, sous le titre de *Untersuchungen ueber den Ursprung und die Bedeutung der Sternnamen*, c'est-à-dire, Recherches sur l'origine et la signification des noms des étoiles.

M. Ideler a joint à ce traité la description des constellations, tirée de l'ouvrage arabe de Kazwini, intitulé *Adjaïd al-makhloukat*; et, quoique le travail de M. Ideler joint aux savantes notes de Th. Hyde sur les Tables des étoiles fixes d'Ulughbegh, laisse encore quelque chose à désirer, nous croyons qu'il dispensera M. Hammer de traiter de nouveau cette matière dans toute son étendue. Il vaudroit mieux peut-être qu'en comparant les matériaux qu'il avoit recueillis pour ce travail avec ceux dont M. Ideler s'est servi, il se contentât de suppléer autant qu'il lui seroit possible, aux imperfections qui sont restées dans les recherches de celui-ci, et de rectifier quelques erreurs qui lui sont échappées. Quant aux figures talismaniques des planètes qui ornent la dissertation de M. Hammer, elles ne

doivent être considérées que comme des emblèmes des diverses influences attribuées aux planètes par les Orientaux; mais elles ont une utilité incontestable pour l'intelligence des métaphores empruntées de ces attributs, et que l'on rencontre partout dans les écrivains de l'Orient. Ainsi, quand on sait que la planète de Mercure [*Atarid*] est représentée sous l'emblème d'un écrivain tenant la plume en main et le papier sur ses genoux, on entend tout de suite cette phrase de Mirkhond, dans l'histoire des Samanis : « Nouh ayant accordé
« à Abou-Ali le gouvernement de tout le Khorasan,
« les écrivains [de la chancellerie], aussi ingénieux
« que Mercure, lui donnèrent [dans son diplôme
« d'investiture] par l'ordre de l'Emir Nouh, le titre
« honorifique d'*Emir des Emirs, assisté du secours*
« *céleste.* » Le traducteur de Mirkhond, faute d'avoir saisi l'allusion exprimée par les mots *mounschan atarid-fitnet*, a méconnu le sens de ce passage (1).

Le notes dont M. Hammer a enrichi ce morceau y ajoutent beaucoup d'intérêt, et nous font regretter que son travail sur cette matière paroisse devoir être interrompu. Les citations de Hafiz auroient surtout intéressé les amateurs de la poésie persane, de cette poésie simple au premier aspect, mais dont la difficulté consiste, principalement pour un Européen, dans la hardiesse des métaphores et l'exagération des idées. L'effet en est tel, comme je l'ai dit dans une autre occasion, que souvent même lorsqu'on en a le mieux saisi le sens, on craint encore de s'être trompé. Le critique qui a rendu compte dans l'*Allgemeine Litteratur-Zeitung* de Halle, du premier cahier des Mines de l'Orient, nous fournit deux exemples

(1) Voyez *Mirkhondi, Hist. Samanid. pers.*, p. 105.

de ce que nous disons ici. A l'occasion de la planète de Vénus, M. Hammer avoit cité ce vers de Hafiz :

*Bèr âsumân tchèh adjeb gher zigoftèki Hafiz
Simâi Zohrèh bèraks avèrèd Mèsihara.*

et l'avoit traduit ainsi : « Qu'y auroit-il de surprenant, si excité dans les Cieux par les chants de Hafiz, le Messie entroit en danse au son du luth de Vénus? » Le critique, étonné de trouver là le Messie dansant aux sons que Vénus tire de son luth, a imaginé que la traduction de M. Hammer étoit inexacte et que le mot *Mèsiha* vouloit dire les *astres*. Il est certain cependant que l'erreur est de son côté. Les commentateurs orientaux de Hafiz entendent ce vers comme M. Hammer. Je possède une partie du divan de Hafiz manuscrite, avec des gloses turques. Dans ce manuscrit, au lieu de *tchèh adjeb* [qu'y auroit-il de surprenant?] on lit *nèh adjeb* [il n'y auroit rien de surprenant], ce qui est indifférent pour le sens comme pour la mesure. Une glose turque explique ainsi ce vers : *si les concerts de Vénus faisoient entrer en danse le Messie, c'est-à-dire, le prophète Jésus. Le poète veut dire qu'il y a dans les vers de Hafiz tant de feu et d'enthousiasme, que ce ne seroit pas une chose surprenante que par l'effet de ce feu et de cet enthousiasme, Vénus se mît à jouer de son luth, et que le prophète Jésus (sur qui soit la paix!), entendant les sons de Vénus, se mît à danser. Il en est de même d'un autre vers dont la traduction est aussi critiquée par le même savant, et est cependant très-exacte. Hafiz, pour chanter l'objet de sa passion, voulant comparer le visage de cette beauté à la lune, et sa chevelure à un arc d'ambre, dit : O toi qui tires sur la lune un mail d'un ambre odoriférant. Cette*

métaphore est prise du jeu de mail. Le visage de la maîtresse vraie ou supposée de Hafiz, comparé à la pleine lune, est la boule du mail, et sa chevelure qui embrasse avec la forme courbée d'un arc son beau visage, est comparée au mail, c'est-à-dire, à l'instrument avec lequel le joueur saisit et pousse la boule. Je crois que M. Hammer, qui a traduit,

O toi dont la lune est parée de deux arcs d'ambre !

a eu tort, en ce qu'il a cru qu'il s'agissoit ici des sourcils arqués. Le poète ne parle que d'un *seul mail*, et assurément il entend par là la chevelure. C'est ce que confirme mon manuscrit de Hafiz, où le mot *mèh* est expliqué en turc par *yuzi* [*le visage*], et le mot *tchoucan* [*mail*] par *zulf* [*les cheveux bouclés*].

Le morceau sur *le langage des fleurs*, sorte d'écriture hiéroglyphique consacrée aux intrigues du *harem* de Constantinople, est un supplément curieux à ce qu'en a dit lady Montague et à l'ouvrage publié à Paris en 1688, sous ce titre : *le Secrétaire turc, contenant l'art d'exprimer ses pensées, sans se voir, etc.*, par M. DU VIGNAU, *Ecuyer Sr. de Joanots, ci-devant secrétaire d'un ambassadeur de France à la Porte*. Il paroît que cet ouvrage, fort rare aujourd'hui, n'a point été connu de M. Hammer. Ce qu'il a publié ici sur ce même sujet, a été répété dans les *Annales des Voyages et de la Géographie*, troisième souscription, tom. I, p. 346 et suiv.

L'article le plus important de tous ceux qui sont dus à M. Hammer, est l'extrait de la *Sunna* ou des Traditions musulmanes concernant la vie, les actions et les paroles mémorables de Mahomet, qui termine le second cahier et en occupe près de la moitié. Ces sortes de traditions, que tous les auteurs musulmans

se plaisent à citer, et auxquelles ils font de fréquentes allusions, forment une partie très-essentielle de la littérature arabe. La connoissance n'en est pas moins utile que celle du texte de l'Alcoran, pour l'intelligence des écrivains de tout genre, arabes et persans, et il est étonnant que personne, jusqu'à ce jour, parmi les Orientalistes de l'Europe, ne se soit occupé de les faire connoître. Il est vrai que ce travail offre peu d'agrément, et que le désordre qui règne dans les collections originales de ces traditions augmente encore le dégoût de cette étude, en même temps qu'il la rend plus difficile. Il faut donc remercier M. Hammer d'avoir eu le courage de surmonter ces obstacles. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas rangé toutes ces traditions sous diverses rubriques, et qu'il ne les ait pas accompagnées quelquefois du texte, et de notes extraites des commentaires originaux. Nous avouons que faute de ce secours, il y en a quelques-unes dont nous n'avons pu pénétrer le sens, la vingt-huitième, par exemple, où il est recommandé de s'abstenir de différentes choses. Nous regrettons aussi qu'il se soit glissé dans cette partie du second cahier, un assez grand nombre de fautes typographiques : elles sont dues, sans doute, à l'absence de M. Hammer, qui n'a pas pu en revoir les épreuves. Cet extrait de la *Sunna* devant être continué, l'auteur pourroit acquérir de nouveaux droits à notre reconnaissance, en plaçant à la fin quelques notes les plus indispensables, et une table des diverses matières auxquelles ces traditions se rapportent. Peut-être est-ce dans cette intention qu'il les a numérotées.

La Dissertation de M. Rinck sur ce que l'on peut espérer de la critique pour l'intégrité du texte et l'intelligence de l'Alcoran, est d'un bon esprit, accou-

tumé à appliquer tous les moyens de critique à l'étude des textes sacrés de la Bible. Les diverses notices que nous avons publiées dans le tome VIII des *Notices et Extraits des Manuscrits*, peuvent mettre à même d'apprécier la critique de l'Alcoran, et jeter un grand jour sur cette matière. Les notes critiques jointes aux éditions de l'Alcoran faites à Pétersbourg et à Kasan, ne méritent pas tout-à-fait les éloges que leur donne M. Rinck. Si ce savant avoit pu les comparer avec les manuscrits, il en auroit parlé moins favorablement. Remarquons en passant que le nom du célèbre éditeur de l'Alcoran *Marracci* ne doit point être écrit *Maracci*, comme on le lit toujours ici.

Toutes les lettres insérées dans ce recueil sont extrêmement intéressantes, mais en vain essayerions-nous d'en donner un extrait. Nous sommes fâchés de rencontrer dans celles de M. Seezen quelques principes hasardés. Parmi les faits remarquables que renferment les lettres de ce savant et courageux voyageur, nous avons remarqué ce qui concerne les traductions arabes de divers ouvrages français, faites par deux naturels de l'Egypte, M. Basile Fakher, consul de France à Damiette, et M. Elie Fakher, drogman du consulat français au Caire. Il est fâcheux que leur choix ne soit pas toujours tombé sur des ouvrages dignes d'être propagés par la voie des traductions. Le Contrat Social de Rousseau et quelques pamphlets de Voltaire contre la religion, sont-ils donc les premiers besoins des Orientaux (2)? Nous avons aussi éprouvé un grand plaisir en trouvant

(2) Ceci nous rappelle le travers d'esprit d'un juif d'Alsace, qui pour éclairer ses frères, avoit entrepris une traduction hébraïque de la *Bible enfin expliquée*, et avoit commencé à la faire imprimer.

dans ces lettres quelques renseignemens sur les travaux et les recherches littéraires de M. Asselin, chancelier du consul de France au Caire, que nos vœux ont accompagné en Egypte. Ses talens et son goût pour le travail nous assuroient d'avance que son séjour dans ce pays ne seroit pas perdu pour la littérature, et ce que nous lisons à son sujet dans les lettres de M. Seezen, justifie pleinement notre attente. Puisse ce peu de mots parvenir jusqu'à lui, et le soutenir dans une carrière pénible, mais honorable, et dont il ne peut manquer de recueillir un jour les fruits !

M. le comte Venceslas Rzewuski, aujourd'hui propriétaire de la collection de manuscrits orientaux formée par M. le Baron de Jenisch, et entre les mains duquel ces trésors ne demeureront pas oisifs, non content de contribuer à l'avancement de la littérature orientale par sa noble munificence, a voulu aussi enrichir ce recueil du fruit de ses études. C'est à lui qu'on doit, comme nous l'avons dit, la traduction française de la huitième Séance de Hariri. Nous n'avions pas osé la donner dans notre *Chrestomathie arabe*, où nous ne voulions laisser disparaître dans la traduction aucune des figures de l'original. M. V. Rzewuski, dans une traduction libre, a pu échapper aux écueils qui nous avoient effrayé. « La « concision extrême de l'arabe, dit-il lui-même, et « quelquefois la nécessité de voiler des expressions « trop libres....., ont fait préférer une traduction « moins exacte, mais qui cependant rend le sens, à « une traduction littérale, qui eût été souvent obscure « et quelquefois indécente. »

Nous profitons de cette occasion, pour annoncer le projet que nous avons formé de donner une édi-

tion complète du texte de ce célèbre ouvrage de Hariri, avec des gloses arabes. Notre intention est de nous en occuper incessamment.

Le morceau de M. Bokti sur les Druzes, n'ajoute rien à ce que nous savions sur ce sujet, et il est même vraisemblable que M. Bokti n'a pas pu avoir connoissance de ce qui a été publié en Europe sur l'origine de cette secte, ses dogmes, et l'histoire de Hakem, khalife d'Egypte, qui est l'objet immédiat du culte insensé des Druzes. A l'occasion de cette secte, les éditeurs ont hasardé une conjecture sur l'étymologie du nom des *Assassins*. Celle qu'ils proposent ne seroit pas sans vraisemblance, si nous étions encore réduits à cet égard à des conjectures. Mais nous croyons avoir fixé l'opinion sur ce sujet dans un mémoire que nous avons soumis au jugement de la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, et dont un extrait a été lu dans la séance publique de cette Classe, le 7 juillet 1809, et inséré dans le n.º 210 du Moniteur de la même année (3). Nous sommes encore revenus sur ce sujet dans une lettre adressée au Rédacteur du Moniteur, et publiée dans ce journal, n.º 359 de 1809.

Les poésies persanes qu'on trouve dans les deux premiers cahiers des Mines de l'Orient, offrent un exercice utile aux amateurs de la langue persane, et les traductions élégantes dont elles sont accompagnées, en aplanissent les difficultés. Nous n'oserions pas porter par nous-mêmes un jugement sur le mérite des stances allemandes par lesquelles Madame Chézy a traduit ou plutôt imité un poème d'Enveri (ou *Anwari*) à la louange de Bagdad. Le talent

(3) Voy. aussi *Magasin Encyclopédique*, ann. 1809, t. IV, p. 94 et suiv.

reconnu de cette Dame ne nous laisse aucun doute sur l'élégance et le mérite de sa poésie. Mais nous croyons que le manuscrit d'Anwari d'après lequel le texte persan a été publié, diffère beaucoup de celui qu'a eu sous les yeux M. Chézy, et qu'il est fautif et défectueux en quelques endroits. Nous ne savons même comment concilier le titre, suivant lequel ce poème est consacré à la description de Bagdad et à la louange du Sultan *Mélicschah* (*Emad-eddaula-weddin*), soit avec le texte où il n'est question que de *Mewdoud ben-Zenghi* et de ses deux fils *Seïf-eddin* et *Ezz-eddin*, soit avec la traduction où l'on lit le nom de *Mahmoud ben-Zenghi* joint à ceux des deux jeunes princes *Seïf-eddin* et *Ezz-eddin*.

Le morceau de M. Hammer, sur la galanterie de Saladin et de son frère *Mélic Adel*, a paru assez curieux au Rédacteur des *Annales des Voyages et de la Géographie* pour qu'il ait cru devoir lui donner place dans sa collection.

En finissant cette notice très-abrégée, nous ne pouvons nous empêcher de faire des vœux bien sincères pour la continuation de ce recueil : il sera d'autant plus précieux que les éditeurs seront plus sévères dans le choix des morceaux qu'ils y admettront. Ayant eu la sagesse de ne se point astreindre à des époques fixes pour la publication de chaque cahier, ils se sont assuré à cet égard une liberté très-essentielle au succès de cette collection. Puissent leurs efforts être récompensés par une abondante moisson de matériaux qui réunissent l'agrément à l'utilité, et par l'empressement de tous les Orientalistes à déposer dans ce recueil le fruit de leurs doctes et pénibles travaux!

Second Extrait ()*

Nous avons rendu compte dans le *Magasin Encyclopédique* (1) des deux premiers cahiers du premier tome de ce recueil consacré à la littérature orientale, et nous croyons que les lecteurs nous sauront gré de leur faire connoître les deux nouveaux cahiers qui terminent ce premier volume, porté à 468 pages de format in-folio.

Voici d'abord la liste des principaux articles qui forment le troisième cahier :

Notice sur la secte des Wéhabis, par M. Rousseau, consul-général de France à Alep, datée des bords de l'Euphrate, 24 octobre 1808;

Le *Simorg*, ou phénix persan, par M. le baron de Dalberg, chanoine du chapitre d'Aschaffembourg, en allemand;

Observations sur quelques monumens de Perse, par M. P.;

Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Ala-eddin Ata-mélik Djouâini, par M. Et. Quatremère;

Rapport de Monseigneur Adami, archevêque d'Alep, sur les manuscrits arabes dont l'abbé Vella a prétendu avoir tiré le texte du *Codice diplomatico di Sicilia*, et celui du *Libro del Consiglio d'Egitto*; en italien;

Exhortation à Constantinople, ou Satire du poète turc *Uweïssi*, sur la dégénération des Ottomans,

(*) Extrait du *Magasin Encyclopédique*, ann. 1812, t. 1, p. 195 et suiv.

(1) Année 1811, t. 1, p. 201 et suiv.

en turc, avec la traduction, une introduction et des notes, par M. le prélat de Diez, en allemand;

Continuation des extraits de la *Sunna*, ou des traditions musulmanes, par M. J. Hammer; en allemand;

Divers extraits des annales de l'Empire Ottoman, par M. Chabert.

Parmi ces articles, il en est quelques-uns sur lesquels nous nous arrêterons un instant.

M. le baron de Dalberg, connu par des ouvrages qui honorent également son esprit et son cœur, et auquel nous devons l'ingénieux roman de *Méhalled et Sedli* ou *Histoire d'une famille des Druzes*, dans le morceau qu'il a consacré au *Simorg*, à cet oiseau fabuleux habitant du mont *Caf*, et qui joue un si grand rôle dans la Mythologie persane, a rapproché de cette fable celle du phénix égyptien, et les traditions du nord conservées dans l'Edda, relatives à un oiseau doué du don de prophétie, qui, assis sur les branches du frêne sacré, raconte beaucoup de choses cachées dont il possède la connoissance. Quelques autres récits fabuleux ou allégoriques des Chinois, des Indiens, des Arabes, lui ont offert des traits analogues. Il a cru retrouver une allusion à la longue vie du phénix et à sa résurrection, dans un passage du livre de Job, que beaucoup d'interprètes ont aussi entendu de la sorte, quoiqu'il paroisse plus naturel de le traduire ainsi : *Je me suis dit alors : Je terminerai ma vie dans mon nid (c'est-à-dire paisiblement), après avoir vu des jours aussi nombreux que les grains de sable* (2). Partout où la Mythologie des

(2) M. le baron de Dalberg semble adopter lui-même cette traduction, qui cependant exclut de ce passage toute autre

anciens peuples, Phéniciens, Syriens, Egyptiens, Grecs, etc., nous offre des oiseaux, révéés comme objets de culte, comme symboles, ou comme interprètes de la volonté divine, l'auteur ne voit que différens vestiges d'une même tradition dont la patrie primitive lui paroît être celle des *divs*, des *péris*, du *martichoras*, des dragons ailés, des salamandres, du gigantesque *roch*, des fourmis qui ramassent l'or, enfin de ce monde enchanté qui a si souvent et si diversement exercé l'imagination des poètes et des romanciers orientaux; et cette patrie des fables est pour lui, comme pour plusieurs critiques modernes, les montagnes du petit Tibet, et la délicieuse vallée de Cachemire. M. le baron de Dalberg observe que presque toujours un arbre figure à côté d'un oiseau dans ces traditions; ainsi le phénix est associé au palmier, un même mot désigne l'oiseau éternel et cet arbre dont les années sont un emblème de l'immortalité; le *simorg* se repose sur les branches d'un arbre nommé *Gogard*; le frêne sacré est la demeure de l'oiseau prophète de l'Edda; un chêne de Dodone sert d'asile à la colombe noire venue de l'antique Thèbes, et c'est du haut de ses branches qu'elle annonce les volontés du Ciel.

Il est difficile de suivre l'auteur à travers cette multitude infinie de rapprochemens, plus ingénieux peut-être que solides, et dont il tire les résultats suivans :

« L'objet principal de toute Mythologie, c'est l'interprétation du mot *פֶּהַךְ*, mot que quelques rabbins ont pris pour le nom hébreu du phénix, ou d'un autre oiseau merveilleux.

« l'histoire de la création et la connoissance de
 « l'homme, des lois, du but et de la fin de son
 « existence... La vérité capitale, cachée sous ces
 « emblèmes et à laquelle se rapportent tous les
 « mystères, les mythes, les hymnes, les fictions
 « poétiques, c'est la naissance et la mort, la gé-
 « nération et l'anéantissement, la vie renaissant de
 « la destruction par un cercle toujours nouveau,
 « le temps avec ses révolutions d'heures, de mois
 « et d'années, le renouvellement et le rajeunisse-
 « ment des formes, dans le temps et dans l'espace.
 « L'homme, le plus parfait de tous les êtres
 « terrestres, est proprement le phénix : il est à lui-
 « même une énigme; mais ainsi que cet oiseau
 « merveilleux est un emblème du soleil, et que
 « le soleil est la figure de l'esprit qui vivifie tout
 « dans toute l'éternité, par qui et en qui tout
 « est, et tout a été, de même dans la vie du phé-
 « nix, qui en se purifiant par le feu renaît de ses
 « cendres, nous trouvons un présage consolateur
 « pour cet avenir enveloppé pour nous d'une si
 « grande obscurité, et comme lui encore nous
 « pouvons, avec une confiance pleine de joie, en-
 « visager d'avance notre retour à une nouvelle vie. »

Il nous seroit encore bien plus difficile d'ana-
 lyser les *Observations sur quelques monumens de*
la Perse, qui viennent à la suite du morceau sur
 le *Simorg*. Nous dirons seulement que les tableaux
 les plus compliqués que l'on voit sur les cylindres
 persépolitains ou sur d'autres monumens de la
 Perse et de l'Egypte, paroissent à l'auteur de cet
 article, n'être que la traduction, en figures ou
 caractères symboliques, des expressions métapho-
 riques employées fréquemment dans les écrivains

sacrés et particulièrement dans les psaumes ; telles que le cerf soupirant après les eaux des torrens , la terre et les montagnes sautant comme des bœliers ou des agneaux , les arbres tressaillant de joie , les fleuves et les collines battant des mains , expressions qui peignent plutôt qu'elles ne décrivent les sentimens d'amour , de crainte , de joie , de respect , qu'inspire à toute la nature l'attente ou la présence du maître de l'univers. Nous doutons que beaucoup de lecteurs partagent la conviction de l'auteur , à qui il ne reste pas , ce semble , le plus léger doute sur l'évidence de ces explications. Il y a lieu de croire qu'il se propose de consacrer un ouvrage spécial au développement de ce système. Dans cette carrière périlleuse , il aura à se défendre des écarts d'une imagination ardente , trop sujette à prendre pour guide un météore qui éblouit plutôt qu'il n'éclaire.

Le Mémoire de M. Quatremère appartient à un genre de travaux moins brillans peut-être , mais plus positifs. *Ata-mélic* , surnommé *Ala-eddin* , dont M. Quatremère nous donne ici la biographie , tient également un rang distingué parmi les hommes d'état et parmi les historiens de la dynastie des Mogols descendans de Genghiz-khan. Les places importantes qu'il occupa , ainsi que son frère *Schems-eddin* , sous les règnes de Mangou-kaan , Holagou , Abaca-khan et Ahmed-khan , et pendant la plus grande partie du septième siècle de l'hégire , les grands événemens auxquels ils eurent part , les intrigues dont ils furent les victimes , la vengeance qu'ils tirèrent de leurs principaux ennemis , la fin malheureuse d'Ata-mélik , l'estime méritée dont jouit dans l'Orient son Histoire des

Mogols , intitulée *Djehan - kuschai* , et qu'ont fréquemment copiée Mirkhond , Khondémir , Raschid-eddin et divers autres écrivains renommés , toutes ces circonstances répandent un grand intérêt sur ce morceau historique. La manière dont il a été traité par M. Quatremère , ne peut que faire désirer vivement la publication de ses Mémoires sur les Mogols. Il est à souhaiter que l'impression en soit confiée à l'imprimerie impériale , afin que les noms propres , les termes qui appartiennent à la langue mogole , et les passages qui peuvent donner lieu à quelques observations critiques et philologiques soient imprimés en caractères orientaux.

Le rapport de feu Monseigneur Adami , archevêque d'Alep , sur les impostures littéraires de l'abbé Vella , n'étoit point inconnu hors de la Sicile , comme semble l'insinuer S. E. M. le chevalier d'Italinski dans la lettre par laquelle il l'adresse à M. le comte Rzewuski , en date de Trieste , le 10 — 22 février 1810. Il a été publié en 1793 dans l'*Allgemeiner litterarischer Anzeiger* ; l'année suivante , M. Eichhorn l'inséra , avec d'autres pièces relatives à ce procès , dans la première partie du neuvième tome de son *Allgemeine Bibliothek der biblischen Litteratur* , et j'en donnai moi-même l'analyse dans le *Magasin Encyclopédique* , sixième année , tome 5 , p. 328 et suiv. Mais ce qui donne un mérite particulier à la nouvelle publication , c'est que l'on y trouve en original tous les textes du *Codice Martiniano* , extraits par Monseig. Adami à l'appui de son rapport , et que M. le chevalier d'Italinski possède un manuscrit arabe dont le contenu est le même que celui du *Codice Martiniano* , ou du moins a le plus grand

rapport avec ce dernier. Or les textes cités par l'archevêque d'Alep se retrouvant presque mot pour mot dans le manuscrit de M. le chevalier d'Italinski, dont on lit ici les extraits, il ne peut rester aucun doute sur la véracité et l'exactitude de ce rapport, et par conséquent sur l'imposture assez grossièrement tissée du fabricant du prétendu *Codice diplomatico di Sicilia*.

La continuation des extraits de la *Sunna* par M. Hammer, occupe près de trente pages dans ce cahier. Dans la notice des deux premiers numéros de ce recueil, nous avons fait sentir l'importance de ce travail, et proposé quelques vues sur la manière d'en augmenter l'utilité. Nous ne les répéterons point ici, mais nous ne pouvons nous empêcher de demander pourquoi quelques-unes de ces traditions se trouvent répétées plusieurs fois, sans aucune variante de quelque importance, ou même d'une manière tout-à-fait identique. Comparez par exemple les numéros 388 et 459, les numéros 415 et 416 avec les numéros 600 et 601, enfin les numéros 570 et 606. Plusieurs de ces traditions contiennent des traits curieux, relatifs à l'ancienne histoire et aux usages des Arabes avant l'islamisme, ou des circonstances remarquables de la vie privée de Mahomet. Tels sont les numéros 516, 523, 544, 556, 605, 608, 613, 655. Le numéro 465 offre une fable assez ingénieuse, mais il paroît y manquer quelque chose.

Les traditions que nous présente le travail de M. Hammer sont au nombre de 700 : c'est environ le dixième de celles qui forment le recueil de Bokhari. Nous n'en citerons qu'une seule qui doit avoir coûté la vie à des milliers de Musulmans : « Quand vous apprenez que la peste est dans une

« ville, n'y allez point, et si elle est dans le pays
 « où vous vous trouvez, n'en sortez point. La peste
 « est un châtement que Dieu envoie sur qui il
 « veut. Lorsqu'un des serviteurs de Dieu est entouré
 « de la peste, il demeure tranquillement dans le
 « lieu où il se trouve; car il sait qu'il ne peut rien
 « lui arriver que ce qui a été prédestiné de toute
 « éternité, et si il est atteint de cette maladie, la
 « récompense d'un martyr lui est destinée. »

Le morceau intitulé *Ermahnung an Islambol, oder Strafgedicht des türkischen Dichters Uweissi über die Ausartung der Osmanen*, c'est-à-dire Exhortation à Constantinople, ou Satyre du poète turc Uweissi, sur la dégénération des Ottomans, traduit par M. le prélat H. Fr. de Diez, conseiller intime de légation de S. M. le roi de Prusse, n'est assurément pas une des pièces les moins curieuses de ce cahier, et mériterait tant par lui-même que par les réclamations qu'il a occasionnées de la part de M. de Diez, et les explications auxquelles elles ont donné lieu de la part des éditeurs, et qui se trouvent dans le quatrième cahier, que nous en parlussions ici avec quelque détail. Mais M. de Diez ayant fait imprimer de nouveau ce morceau à Berlin, nous en avons déjà rendu un compte particulier dans le *Magasin Encyclopédique* du mois de Décembre 1811. Nous allons donc passer au quatrième cahier des Mines que nous avons aussi à faire connoître.

Nous ne ferons qu'indiquer le premier morceau de ce cahier intitulé : Observations sur deux provinces orientales de la Perse, le *Gardjestan* et le *Djouzdjan*, par M. Silvestre de Sacy. C'est la première contribution que nous ayons payée nous-mêmes à une entreprise à laquelle nous souhaitons

le plus heureux succès, pour l'intérêt de la littérature orientale. Nous observerons seulement qu'il s'est glissé quelques fautes graves dans l'impression; il en est une surtout qui se trouve répétée plusieurs fois, et qu'il est important de corriger. Nous avons dit que la petite province dont le vrai nom est *Gardjestân*, paroît sur les cartes d'Asie de MM. Delisle et d'Anville sous le nom de *Forg*, qui doit être prononcé *Fordj*, et nous avons rendu raison de cette méprise. On a imprimé presque constamment *Gorg*, au lieu de *Forg* (p. 330, 331, 332, etc.), ce qui pourroit dérouter les lecteurs, et les empêcher de nous bien comprendre. Sans doute la copie n'étoit pas assez lisible. Nous avons cru nécessaire de relever ici cette faute typographique.

Les autres articles les plus intéressans de ce quatrième cahier nous paroissent être les suivans :

Vers arabes adressés à S. M. Napoléon, Empereur des Français, roi d'Italie, à l'occasion de son mariage avec S. A. I. l'Archiduchesse Marie Louise d'Autriche, par Michel Sabbagh, avec la traduction française de M. Silvestre de Sacy, et la traduction en vers allemands de M. Hammer (3);

Fin de la lettre du docteur Salvatori, attaché à l'ambassade française de Perse, en italien;

Réponse à la question: Quelle a été, pendant les trois premiers siècles de l'hégire, l'influence du mahométisme sur l'esprit, les mœurs et le gou-

(3) Le douzième vers de l'original a été omis, je ne sais par quel hasard, dans la traduction française; il faut le rétablir ainsi : « *Schirin* et *Khosrou* oseroient-ils rivaliser de gloire avec vous? Un grêlon, quelque gros qu'il soit, ne sauroit atteindre le prix d'une perle. »

vernement des peuples chez lesquels il s'est établi, par M. Hammer;

Extraits du *Nighiaristan* de Kémal-pacha-zadéh, en persan, avec une traduction latine de M. le comte de Harrach;

Essai sur un passage qui n'a point été expliqué jusqu'ici, de la Description de l'Égypte d'Abou'lféda, et Remarques sur la Gnomonique des Arabes, par M. Beigel, conseiller intime de légation à Dresde, en allemand;

Extrait d'un Mémoire manuscrit sur l'Empire Ottoman, contenant un *Chatti schérif* ou rescrit impérial du sultan *Abdu'lhamid*, donné en l'année 1779, et portant défense aux Anglois et aux autres nations européennes de commercer dans la mer Rouge, en italien;

Traduction littérale d'un *Chatti schérif* du sultan *Mahmoud II*, du 23 juin 1810, faite par M. Argiopulo, ci-devant ministre de la Sublime Porte à Berlin, accompagné de l'original turc;

Les Samaritains, par M. Schnurrer, en allemand;

Extrait d'une lettre de M. Bartholdy à M. Hammer, sur Corfou, en allemand;

De Codice unico concessuum Haririi, par M. Aryda, syrien maronite, professeur des langues orientales en l'Université de Vienne;

Étymologies slavonnes tirées du samscrit, par M. Schlegel;

Textus colloquii Gennadii cum Mohammede II, è pronunciatione corrupta græca historiæ patriarchicæ à M. Crusio traductæ, in idioma turcicum restitutus, par M. Hammer.

Après cette indication générale du contenu de

ce quatrième cahier, nous devons revenir sur nos pas, pour faire connoître sommairement quelques-uns des morceaux dont nous venons de donner les titres.

La fin de la lettre du docteur Salvatori contient un récit abrégé de son voyage, depuis l'entrée de l'ambassade française sur les terres de Perse jusqu'à son arrivée à Thérân. On lit ce récit avec intérêt, mais les notions historiques que l'auteur y a mêlées ne donnent pas une grande idée de son exactitude en ce genre. Par exemple, il fait *Ardeschir-Babégan*, premier roi de Perse de la dynastie des Sassanis, antérieur de plusieurs siècles à Jésus-Christ. Il rapporte à l'an 154 de notre ère la fondation de Kazwin qu'il attribue à un *Sapor* neuvième roi, suivant lui, de la même dynastie. Il assure que Tamerlan ne laissa subsister de la ville de Sultaniyéh que les seules mosquées, ce qui est fort incertain, et il révoque en doute ce que dit Tavernier, que plusieurs églises chrétiennes de cette ville ont été converties en mosquées, parce qu'il n'y a aperçu aucune trace du christianisme. Il est certain cependant que le christianisme a été longtemps florissant à Sultaniyéh, et que cette ville étoit, avant Tamerlan et longtemps encore après lui, le siège d'un archevêché duquel dépendoient plusieurs sièges épiscopaux (4).

La description que M. Salvatori fait de Thérân, la capitale actuelle de la Perse, n'est assurément pas flattée. « Cette ville a, suivant lui, la figure

(4) « Sultanieh fut chrétienne et florissante. Ses églises « sont converties en mosquées. » *Journal d'un Voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808.*

« d'un carré long, dont les grands côtés ont envi-
 « ron 1200 perches, et les petits 400. Elle est en-
 « tourée de murs semblables à ceux de toutes les
 « autres villes, a cinq portes, et en face de chaque
 « porte une tour construite en terre. Un chemin
 « couvert, mais sans pièces de canon, lui sert de
 « boulevard. La ville est mal bâtie, les rues en
 « sont très-étroites et dangereuses durant la nuit, à
 « cause du grand nombre de *regards* ou ouvertures
 « des canaux souterrains, qui se trouvent au milieu
 « de la voie publique. Le palais impérial, bâti en
 « terre, est fortifié de la même manière que la
 « ville à laquelle il sert de citadelle....., l'enceinte
 « en est très - vaste. Envain chercheroit-on à la
 « cour du Monarque le plus puissant de l'Asie, ce
 « luxe et cette magnificence si vantés..... Imaginez-
 « vous des maisons construites en terre séchée préa-
 « lablement au soleil, et bornées à un seul rez-de-
 « chaussée, des portes sans serrures, des fenêtres
 « sans vitrages, des chambres sans ameublement :
 « un seul tapis étendu par terre sert tout à la fois
 « de siège, de table et de sofa; un matelas court,
 « rembourré de coton, et qui n'est point piqué,
 « forme le lit du monarque comme celui du plus
 « pauvre des sujets; draps, serviettes, nappes, cou-
 « teaux, cuillers, fourchettes, ce sont autant de
 « noms inconnus. Les habitans couchent tout habillés,
 « enveloppés dans leurs robes fourrées; ils mangent
 « avec les mains, prenant à peine le soin de les
 « laver après le repas; ils écrivent assis par terre,
 « et font presque toutes leurs actions en cette même
 « posture. Les hommes sont vêtus comme des
 « femmes; les femmes ont pour tout habillement
 « un large pantalon, comme ceux de nos gens de

« mer, et une camisole qui descend jusqu'à la
 « ceinture et est fermée (5) par devant jusqu'au
 « nombril, ensorte que leur sein, dès l'âge de 17 ans,
 « n'étant point soutenu, tombe jusqu'au milieu du
 « ventre.... Ni hommes ni femmes ne portent
 « de chemises; leurs habits étant de soie pour la
 « plupart, ils les conservent sur le corps jusqu'à
 « tant qu'ils soient usés par la malpropreté. Depuis
 « le roi jusqu'au plus pauvre, tous ont leurs vêtemens
 « infectés de vermine, et toutes les fois que nous
 « autres Européens allons faire visite à un persan,
 « nous sommes certains, en revenant chez nous,
 « d'y rapporter quelque hôte aussi dégoûtant qu'in-
 « commode.»

Le docteur, sur un mémoire par lui remis au grand-vizir et présenté par ce ministre au roi, avoit obtenu la permission de vacciner, et les deux sujets qui lui furent confiés pour essayer sur eux le succès de cette pratique, furent une fille du roi et le neveu du grand-vizir (6). L'opération n'eut aucun succès. Le docteur, attribuant cela à ce que la vaccine étoit trop ancienne, en fit venir de plus fraîche de Constantinople, mais l'effet n'en fut pas plus satisfaisant; la maladie ne se manifesta ni sur l'un ni sur l'autre des deux sujets soumis à cette expérience. La crainte de passer pour charlatan, paroît l'avoir détourné de

(5) *Coperta sul d'avanti sin, all' ombilico.*

Je présume que l'auteur avoit écrit *aperta*, c'est-à-dire, ouverte sur le devant.

(6) « Le docteur Salvatori propose au grand-vizir la vaccine, et cherche à lui en démontrer les avantages dans une conférence. Par politesse, le ministre ne nous a pas ri au nez: il a renvoyé cette affaire au médecin du roi. » *Journ. d'un Voy. dans la Turq. d'Asie et la Perse*, p. 72.

renouveler la même tentative avec d'autre virus vaccín.

Le Mémoire composé par M. Hammer pour répondre à la question proposée en 1806 par la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France : *Quelle a été, pendant les trois premiers siècles de l'hégire, l'influence du mahométisme, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels il s'est établi*, Mémoire qui a obtenu une mention honorable, ne paroîtra point superflu aux personnes mêmes qui auront lu et apprécié celui qui a remporté la couronne, que son auteur, M. Oelsner, a publié à Paris en 1810, et dont il a paru une traduction allemande à Francfort, la même année. Le travail de M. Oelsner a plus d'étendue, les divisions y sont plus nombreuses, les développemens plus complets ; la question y est traitée avec une méthode plus rigoureuse ; mais M. Oelsner n'a pu faire usage que des ouvrages imprimés et auxquels tout le monde a accès. Dans le mémoire de M. Hammer, on reconnoît un littérateur versé dans toutes les parties de l'érudition de l'Orient, à qui toutes les ressources de cette érudition sont ouvertes, traditions, commentaires théologiques et juridiques, annales, poètes, romanciers ; que plusieurs années de séjour dans les pays où domine l'islamisme, ont familiarisé avec les opinions, les préjugés, les mœurs, les habitudes des nations de l'Orient. Le tableau général qu'il trace du mahométisme, et des devoirs que cette religion impose à l'homme envers Dieu, envers lui-même et ses semblables ; la peinture qu'il nous offre des Arabes avant la fondation de la religion de Mahomet, et de ce qu'ils sont devenus dans l'espace de trois siècles,

soit par l'effet immédiat de la nouvelle doctrine et du nouveau culte, soit par la suite des conquêtes dont cette religion a été la cause et le mobile, et du contact des Musulmans avec les peuples de l'Empire Grec et de la Perse, sont également attachans et instructifs, et forment la partie la plus intéressante de ce mémoire. Les effets du mahométisme sur les nations parmi lesquelles il s'est établi, sont moins développés. C'est la suite naturelle de la manière dont l'auteur a envisagé son sujet, et qu'il exprime en ces termes : « Si nous exceptons les Arabes dont
 « les destinées ont été essentiellement changées par
 « le mahométisme, parce que cette doctrine les a
 « rendus, de nomades et de sauvages qu'ils étoient,
 « conquérans et dominateurs, nous observons que
 « l'esprit, les mœurs et le gouvernement des na-
 « tions subjuguées par les Arabes, ont senti moins
 « l'influence du mahométisme, que celui-ci ne s'est
 « ressenti de l'état policé et de la culture des nations
 « conquises qui ont puissamment réagi sur leurs vain-
 « queurs. Il faudra donc considérer l'objet de tous
 « les côtés, et examiner aussi les modifications et
 « changemens qu'a subis le mahométisme lui-même
 « pendant les trois premiers siècles de son insti-
 « tution. »

Nous ne dissimulerons pas que nous partageons et que nous avons toujours partagé cette manière d'envisager ce sujet, et qu'en modifiant la question d'après ce point de vue, on auroit pu obtenir des résultats plus certains, plus importants pour l'histoire et plus instructifs. En la bornant aux termes où elle a été réduite, on s'est exposé à prendre pour les effets du mahométisme, ce qui n'étoit que l'effet ordinaire de toute conquête, et de l'abâtardissement

des nations qui, perdant leur existence politique, passent sous un joug étranger.

Si nous n'étions obligés d'être très-courts sur chaque article en particulier, nous aurions peut-être quelques objections à faire contre l'opinion de M. Hammer qui envisage les maximes relatives aux droits de souveraineté et de propriété territoriale, adoptées aujourd'hui dans les Etats musulmans, comme appartenant essentiellement à la jurisprudence primitive de l'islamisme; mais cette discussion nous mènerait trop loin.

Les extraits du *Nighiaristan* de Kémal-pacha-zadéh rappellent, comme l'auteur l'annonce lui-même, le *Gulistan* de Saadi, et le *Béharistan* de Djami. Des deux premières anecdotes qu'on lit dans ces extraits, l'une est tirée du *Nasihât molouc* de Saadi, l'autre du *Gulistan*. Le style de Kémal n'a cependant point l'élégance naturelle de Saadi, et les figures qu'il emploie sentent trop l'affectation et la recherche : elles n'ont pas toujours été parfaitement saisies par le traducteur, ce qui est une suite de ce vice même de l'original. Ainsi, quand en parlant d'un dervisch qui étoit très-habile dans l'interprétation des songes, le traducteur dit : *Unus solum dervichius, qui contemptus, et in mundo visionum peritus et gnarus, et secretorum hujus artis peritus erat*, il n'a pas bien entendu les mots du texte, *mègher dervisch keh kem-u-pischi alèmi rouya rá alim-u-arif boud vèber asrari in ilm vakif*, dont le sens est : « Un dervisch « qui connoissoit à fond le plus et le moins (ou le « fort et le foible) du monde des visions, et qui « possédoit tous les secrets de cette science. » Dans la septième histoire, *mobaschèret sarai ikhtiar est* ne signifie pas *liberi arbitrii est epilepsiam accersere*,

comme on lit dans la traduction, mais *coitus est spontanea epilepsia*; ce qui est ingénieux. De même encore, dans la huitième histoire, les mots *keh tigh dinèh-kerdar kènar nèhed* (7) ne signifient pas *qui gladium, speculi instar lucentem, lateri suo apponit*, mais *qui gladium... gremio amplexitur*; et le sens de ce vers est « que pour obtenir la victoire et les succès, il faut embrasser et serrer sur son sein un glaive étincelant, non une maîtresse charmante; que pour captiver la fortune et parvenir à la gloire, il faut prodiguer ses baisers aux lèvres d'un sabre brillant, non à celles d'une beauté séduisante. »

Les vers par lesquels se terminent ces extraits ont aussi besoin d'être rectifiés; nous nous contenterons d'en donner la traduction.

« Jésus, passant dans un village, vit le corps d'un homme qui avoit été tué; dans son étonnement, il se mordit les doigts et dit: Victime d'une mort violente, à qui donc as-tu ôté la vie, pour avoir mérité de perdre ainsi la tienne? Celui qui t'a tué aujourd'hui, sera demain tué lui-même. Ne coigne pas avec le doigt à la porte de qui que ce soit, de crainte qu'un autre ne donne un coup de poing dans la tienne. »

Il est à souhaiter que les Mines de l'Orient nous offrent encore par la suite d'autres extraits du même ouvrage, comme on nous le promet.

Le Mémoire dans lequel M. Beigel discute et explique un passage de la Géographie d'Abou'lféda, relatif à la longitude de Fostat, est sans contredit le plus important de tous les morceaux contenus dans ce numéro des Mines. Ce passage, qui n'a point été entendu jusqu'ici, ne pouvoit être bien expliqué que

(7) Peut-être faut-il lire *der kènar nèhed*.

par une personne qui réunit, comme M. Beigel, la connoissance des mathématiques à celle de la langue arabe. Outre l'objet auquel il est principalement consacré, ce mémoire offre beaucoup d'observations curieuses, et rectifie plusieurs erreurs échappées à divers savans. On peut le regarder comme un modèle de la manière de traiter de semblables questions, et d'en mettre la solution à la portée des lecteurs même qui ne sont point familiarisés avec les opérations mathématiques.

Je ne puis, cependant, m'empêcher d'observer que le texte d'Abou'lféda me paroît avoir subi quelque altération. 1.^o Cet écrivain commençant par dire : *Dixit autem Ebn-Younous Hakemita*, a dû citer les propres paroles d'Ebn-Younous, et le faire parler à la première personne, non à la troisième. 2.^o les mots *ouadhalica lischeïn raaitouhou fi al-taul* que M. Beigel attribue à Abou'lféda, font certainement partie de la citation d'Ebn-Younous, Abou'lféda reprenant ensuite la conclusion qu'il tire du passage de cet astronome, par la particule *fa*. 3.^o Ebn-Younous n'avoit pas sans doute énoncé d'une manière bien positive son opinion sur la vraie longitude de Fostat : autrement Abou'lféda ne se seroit pas contenté de dire d'une manière vague : « ces paroles d'Ebn-Younous font voir que l'opinion de ceux qui fixent la longitude de Fostat à 55 degrés ou à peu près, n'est pas juste : et par conséquent, selon Ebn-Younous, elle est de plus de 50 degrés. »

Ces observations me portent à croire qu'il faut lire dans le texte d'Abou'lféda ; *ouakad hasabtou*, au lieu de *ouakad hasaba*, et traduire ainsi : « Après avoir calculé que la distance entre la direction de la *Kibleh*, et la ligne qui indique

« midi à Fostat, est de 58 degrés, en admettant
 « pour la longitude de Fostat 55 degrés, Ebn-Younous
 « dit : J'ai compté précédemment, à raison de la
 « hauteur du soleil sur la ligne qui indique la
 « direction de la *Kiblèh*, que la divergence dont il
 « est question est de 52 degrés; ce que j'ai fait à cause
 « d'une opinion que j'ai relativement à la longi-
 « tude (dont il s'agit). » Ici finit le passage cité,
 et Abou'lféda continue: « Ces paroles d'Ebn-You-
 « nous font voir, etc. » Je ne sais si Ebn-Younous
 a exposé quelque part son opinion sur la vraie
 longitude de Fostat, mais il y a peu d'apparence;
 Abou'lféda qui ne l'auroit pas ignorée, se seroit
 contenté de la rapporter. Ebn-Younous peut s'être
 exprimé vaguement, parce qu'il n'avoit pas encore
 pris un parti bien sûr relativement à la détermi-
 nation de cette longitude. Je ne saurois soumettre
 ces observations à un juge plus compétent qu'à
 M. Beigel lui-même.

La secte des Samaritains qui avoit excité la cu-
 riosité des savans, à l'époque où les études relatives
 aux textes originaux des Livres saints et à la philo-
 logie sacrée étoient l'objet d'une émulation générale
 en Europe, étoit pour ainsi dire tombée dans l'oubli,
 lorsque, il y a environ une trentaine d'années, la
 publication de diverses pièces relatives à cette secte
 et aux relations des Samaritains de Naplouse avec
 Scaliger, Ludolf, et Huntington, rappela un moment
 l'attention des Orientalistes sur cet objet, sans que
 personne s'occupât néanmoins à se procurer de nou-
 veaux renseignemens sur l'état actuel de cette nation.
 M. le comte et sénateur Grégoire, constamment
 occupé à réunir des notions certaines sur les varia-
 tions survenues dans les opinions religieuses et le

culte des différens peuples, ayant désiré connoître aussi celles qui pouvoient avoir eu lieu dans le siècle dernier chez les Samaritains, adressa quelques questions à ce sujet aux agens diplomatiques de l'Empire Français dans la Syrie; et ses vues furent secondées avec toute sorte d'empressement par S. E. le ministre des relations extérieures, et remplies avec beaucoup de zèle, particulièrement par M. Corancez, alors consul général de France à Alep, et aujourd'hui revêtu du même poste à Bagdad, et correspondant de l'Institut. M. Corancez réunit dans un mémoire une série de questions qu'il adressa avec une lettre au Prêtre des Samaritains de Naplouse. Ce prêtre, nommé *Salamèh fils de Tobie*, qu'on peut regarder comme le chef de sa nation, adressa au consul général une réponse fort détaillée aux 30 questions qui lui avoient été faites, et il y joignit une lettre propre à faire espérer que cette correspondance pourroit être continuée avec quelque utilité pour les lettres et l'histoire des opinions religieuses. La réponse de Salamèh, écrite en arabe, fut adressée avec une traduction française par M. Corancez à M. le sénateur Grégoire. C'est cette réponse, dont M. Grégoire a bien voulu donner communication à M. Schnurrer, chancelier de l'Université de Tubingue et correspondant de l'Institut, que ce savant a traduite en allemand et publiée ici, ainsi qu'il y avoit été autorisé par M. Grégoire. Comme un nouveau mémoire a été envoyé de Paris au prêtre Salamèh, et que sa réponse est déjà parvenue, il y a quelques mois, à M. Grégoire, par les soins de M. Rousseau qui a succédé à M. Corancez dans le consulat général de France à Alep, et qui n'a

pas mis moins d'empressement que son prédécesseur à favoriser cette correspondance, il est vraisemblable que le public savant ne tardera pas à avoir une connoissance plus étendue de ce commerce littéraire, remarquable sous divers points de vue. Cette raison nous engage à n'en pas dire davantage sur cet article, peu susceptible d'ailleurs d'analyse.

Nous observerons seulement que dans la réponse de Salamèh aux questions qui lui avoient été faites et dans sa lettre, il est fait mention plusieurs fois d'une communauté très-nombreuse de Samaritains, établie en Europe, dans le pays de *Djenaouz*. On avoit cru d'abord, et M. Schnurrer a partagé cette opinion, que ce mot désignoit *Gènes*, le pays des *Génois*. La seconde lettre qu'on a reçue de Salamèh a fait connoître que *Djenaouz* n'étoit qu'une altération du mot *Aschkenaz* אשכנז, qui, comme l'on sait, désigne, parmi les Juifs, l'Allemagne.

Outre les articles principaux contenus dans les deux cahiers des Mines que nous venons de faire connoître, il y en a un grand nombre d'autres, d'une moindre étendue, que nous avons à regret passés sous silence. Tels sont diverses poésies turques et persanes, accompagnées de leurs traductions; quelques extraits de lettres relatives à des objets de critique, d'histoire littéraire et de bibliographie; un acte de donation écrit en turc, par lequel un client de *Yousouf-aga*, favori du sultan Sélim III, cède à ce seigneur, à ce présent et acceptant, sept années de sa propre vie; l'explication d'une inscription sépulcrale arabe trouvée à Malte (8), par

(8) Nous avouons qu'il nous reste des doutes assez forts sur plusieurs mots de cette inscription.

M. le chevalier d'Italinski ; des proverbes arabes , des sentences turques , etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques ; une liste des noms de MM. les collaborateurs ; une table , divisée par ordre de matières , des articles contenus dans le premier volume , mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions ; l'*Errata* ; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates , entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir , en finissant cette notice , d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale , que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru , et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs , d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est , à la vérité , une entreprise difficile , qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis ; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences , il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent , au surplus , les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement , et le zèle des principaux rédacteurs , être récompensés par un plein succès , et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons dû nous faire des copies avec toute la

plus grande exactitude possible.



M. le chevalier d'Italinski; des proverbes arabes, des sentences turques, etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques; une liste des noms de MM. les collaborateurs; une table, divisée par ordre de matières, des articles contenus dans le premier volume, mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions; l'*Errata*; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates, entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir, en finissant cette notice, d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale, que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru, et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs, d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est, à la vérité, une entreprise difficile, qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences, il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent, au surplus, les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement, et le zèle des principaux rédacteurs, être récompensés par un plein succès, et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons de l'honneur de vous en avoir donné une copie.

Plusieurs mots de cette inscription.



M. le chevalier d'Italinski ; des proverbes arabes , des sentences turques , etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques ; une liste des noms de MM. les collaborateurs ; une table , divisée par ordre de matières , des articles contenus dans le premier volume , mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions ; l'*Errata* ; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates , entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir , en finissant cette notice , d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale , que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru , et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs , d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est , à la vérité , une entreprise difficile , qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis ; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences , il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent , au surplus , les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement , et le zèle des principaux rédacteurs , être récompensés par un plein succès , et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons pu nous procurer des copies de ces deux ouvrages.

Plusieurs mots de cette inscription.



M. le chevalier d'Italinski ; des proverbes arabes , des sentences turques , etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques ; une liste des noms de MM. les collaborateurs ; une table, divisée par ordre de matières, des articles contenus dans le premier volume, mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions ; l'*Errata* ; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates, entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir, en finissant cette notice, d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale, que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru, et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs, d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est, à la vérité, une entreprise difficile, qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis ; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences, il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent, au surplus, les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement, et le zèle des principaux rédacteurs, être récompensés par un plein succès, et par la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons pu nous procurer des copies de ces ouvrages.

Plusieurs mots de cette inscription.



de ce que nous disons ici. A l'occasion de la planète de Vénus, M. Hammer avoit cité ce vers de Hafiz :

*Bèr âsumân tchèh adjeb gher zigostèki Hafiz
Simâi Zohrèh bèraks avèrèd Mèsihara.*

et l'avoit traduit ainsi : « Qu'y auroit-il de surprenant, si excité dans les Cieux par les chants de Hafiz, le Messie entroit en danse au son du luth de Vénus? » Le critique, étonné de trouver là le Messie dansant aux sons que Vénus tire de son luth, a imaginé que la traduction de M. Hammer étoit inexacte et que le mot *Mèsiha* vouloit dire les *astres*. Il est certain cependant que l'erreur est de son côté. Les commentateurs orientaux de Hafiz entendent ce vers comme M. Hammer. Je possède une partie du divan de Hafiz manuscrite, avec des gloses turques. Dans ce manuscrit, au lieu de *tchèh adjeb* [qu'y auroit-il de surprenant?] on lit *nèh adjeb* [il n'y auroit rien de surprenant], ce qui est indifférent pour le sens comme pour la mesure. Une glose turque explique ainsi ce vers : *si les concerts de Vénus faisoient entrer en danse le Messie, c'est-à-dire, le prophète Jésus. Le poète veut dire qu'il y a dans les vers de Hafiz tant de feu et d'enthousiasme, que ce ne seroit pas une chose surprenante que par l'effet de ce feu et de cet enthousiasme, Vénus se mît à jouer de son luth, et que le prophète Jésus (sur qui soit la paix!), entendant les sons de Vénus, se mît à danser.* Il en est de même d'un autre vers dont la traduction est aussi critiquée par le même savant, et est cependant très-exacte. Hafiz, pour chanter l'objet de sa passion, voulant comparer le visage de cette beauté à la lune, et sa chevelure à un arc d'ambre, dit : *O toi qui tires sur la lune un mail d'un ambre odoriférant.* Cette

métaphore est prise du jeu de mail. Le visage de la maîtresse vraie ou supposée de Hafiz, comparé à la pleine lune, est la boule du mail, et sa chevelure qui embrasse avec la forme courbée d'un arc son beau visage, est comparée au mail, c'est-à-dire, à l'instrument avec lequel le joueur saisit et pousse la boule. Je crois que M. Hammer, qui a traduit,

O toi dont la lune est parée de deux arcs d'ambre !

a eu tort, en ce qu'il a cru qu'il s'agissoit ici des sourcils arqués. Le poète ne parle que d'un *seul mail*, et assurément il entend par là la chevelure. C'est ce que confirme mon manuscrit de Hafiz, où le mot *mèh* est expliqué en turc par *yuzi* [le visage], et le mot *tchoucan* [mail] par *zulf* [les cheveux bouclés].

Le morceau sur le langage des fleurs, sorte d'écriture hiéroglyphique consacrée aux intrigues du harem de Constantinople, est un supplément curieux à ce qu'en a dit lady Montague et à l'ouvrage publié à Paris en 1688, sous ce titre : *le Secrétaire turc, contenant l'art d'exprimer ses pensées, sans se voir, etc.*, par M. DU VIGNAU, Ecuyer Sr. de Joanots, ci-devant secrétaire d'un ambassadeur de France à la Porte. Il paroît que cet ouvrage, fort rare aujourd'hui, n'a point été connu de M. Hammer. Ce qu'il a publié ici sur ce même sujet, a été répété dans les *Annales des Voyages et de la Géographie*, troisième souscription, tom. I, p. 346 et suiv.

L'article le plus important de tous ceux qui sont dus à M. Hammer, est l'extrait de la *Sunna* ou des Traditions musulmanes concernant la vie, les actions et les paroles mémorables de Mahomet, qui termine le second cahier et en occupe près de la moitié. Ces sortes de traditions, que tous les auteurs musulmans

se plaisent à citer, et auxquelles ils font de fréquentes allusions, forment une partie très-essentielle de la littérature arabe. La connoissance n'en est pas moins utile que celle du texte de l'Alcoran, pour l'intelligence des écrivains de tout genre, arabes et persans, et il est étonnant que personne, jusqu'à ce jour, parmi les Orientalistes de l'Europe, ne se soit occupé de les faire connoître. Il est vrai que ce travail offre peu d'agrément, et que le désordre qui règne dans les collections originales de ces traditions augmente encore le dégoût de cette étude, en même temps qu'il la rend plus difficile. Il faut donc remercier M. Hammer d'avoir eu le courage de surmonter ces obstacles. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas rangé toutes ces traditions sous diverses rubriques, et qu'il ne les ait pas accompagnées quelquefois du texte, et de notes extraites des commentaires originaux. Nous avouons que faute de ce secours, il y en a quelques-unes dont nous n'avons pu pénétrer le sens, la vingt-huitième, par exemple, où il est recommandé de s'abstenir de différentes choses. Nous regrettons aussi qu'il se soit glissé dans cette partie du second cahier, un assez grand nombre de fautes typographiques : elles sont dues, sans doute, à l'absence de M. Hammer, qui n'a pas pu en revoir les épreuves. Cet extrait de la *Sunna* devant être continué, l'auteur pourroit acquérir de nouveaux droits à notre reconnaissance, en plaçant à la fin quelques notes les plus indispensables, et une table des diverses matières auxquelles ces traditions se rapportent. Peut-être est-ce dans cette intention qu'il les a numérotées.

La Dissertation de M. Rinck sur ce que l'on peut espérer de la critique pour l'intégrité du texte et l'intelligence de l'Alcoran, est d'un bon esprit, accou-

tumé à appliquer tous les moyens de critique à l'étude des textes sacrés de la Bible. Les diverses notices que nous avons publiées dans le tome VIII des *Notices et Extraits des Manuscrits*, peuvent mettre à même d'apprécier la critique de l'Alcoran, et jeter un grand jour sur cette matière. Les notes critiques jointes aux éditions de l'Alcoran faites à Pétersbourg et à Kasan, ne méritent pas tout-à-fait les éloges que leur donne M. Rinck. Si ce savant avoit pu les comparer avec les manuscrits, il en auroit parlé moins favorablement. Remarquons en passant que le nom du célèbre éditeur de l'Alcoran *Marracci* ne doit point être écrit *Maracci*, comme on le lit toujours ici.

Toutes les lettres insérées dans ce recueil sont extrêmement intéressantes, mais en vain essayerions-nous d'en donner un extrait. Nous sommes fâchés de rencontrer dans celles de M. Seezen quelques principes hasardés. Parmi les faits remarquables que renferment les lettres de ce savant et courageux voyageur, nous avons remarqué ce qui concerne les traductions arabes de divers ouvrages français, faites par deux naturels de l'Egypte, M. Basile Fakher, consul de France à Damiette, et M. Elie Fakher, drogman du consulat français au Caire. Il est fâcheux que leur choix ne soit pas toujours tombé sur des ouvrages dignes d'être propagés par la voie des traductions. Le Contrat Social de Rousseau et quelques pamphlets de Voltaire contre la religion, sont-ils donc les premiers besoins des Orientaux (2)? Nous avons aussi éprouvé un grand plaisir en trouvant

(2) Ceci nous rappelle le travers d'esprit d'un juif d'Alsace, qui pour éclairer ses frères, avoit entrepris une traduction hébraïque de la Bible enfin expliquée, et avoit commencé à la faire imprimer.

dans ces lettres quelques renseignemens sur les travaux et les recherches littéraires de M. Asselin, chancelier du consui de France au Caire, que nos vœux ont accompagné en Egypte. Ses talens et son goût pour le travail nous assuroient d'avance que son séjour dans ce pays ne seroit pas perdu pour la littérature, et ce que nous lisons à son sujet dans les lettres de M. Seezen, justifie pleinement notre attente. Puisse ce peu de mots parvenir jusqu'à lui, et le soutenir dans une carrière pénible, mais honorable, et dont il ne peut manquer de recueillir un jour les fruits !

M. le comte Venceslas Rzewuski, aujourd'hui propriétaire de la collection de manuscrits orientaux formée par M. le Baron de Jenisch, et entre les mains duquel ces trésors ne demeureront pas oisifs, non content de contribuer à l'avancement de la littérature orientale par sa noble munificence, a voulu aussi enrichir ce recueil du fruit de ses études. C'est à lui qu'on doit, comme nous l'avons dit, la traduction française de la huitième Séance de Hariri. Nous n'avions pas osé la donner dans notre *Chrestomathie arabe*, où nous ne voulions laisser disparaître dans la traduction aucune des figures de l'original. M. V. Rzewuski, dans une traduction libre, a pu échapper aux écueils qui nous avoient effrayé. « La concision extrême de l'arabe, dit-il lui-même, et quelquefois la nécessité de voiler des expressions trop libres....., ont fait préférer une traduction moins exacte, mais qui cependant rend le sens, à une traduction littérale, qui eût été souvent obscure et quelquefois indécente. »

Nous profitons de cette occasion, pour annoncer le projet que nous avons formé de donner une édi-

tion complète du texte de ce célèbre ouvrage de Hariri, avec des gloses arabes. Notre intention est de nous en occuper incessamment.

Le morceau de M. Bokti sur les Druzes, n'ajoute rien à ce que nous savions sur ce sujet, et il est même vraisemblable que M. Bokti n'a pas pu avoir connoissance de ce qui a été publié en Europe sur l'origine de cette secte, ses dogmes, et l'histoire de Hakem, khalife d'Egypte, qui est l'objet immédiat du culte insensé des Druzes. A l'occasion de cette secte, les éditeurs ont hasardé une conjecture sur l'étymologie du nom des *Assassins*. Celle qu'ils proposent ne seroit pas sans vraisemblance, si nous étions encore réduits à cet égard à des conjectures. Mais nous croyons avoir fixé l'opinion sur ce sujet dans un mémoire que nous avons soumis au jugement de la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, et dont un extrait a été lu dans la séance publique de cette Classe, le 7 juillet 1809, et inséré dans le n.º 210 du Moniteur de la même année (3). Nous sommes encore revenus sur ce sujet dans une lettre adressée au Rédacteur du Moniteur, et publiée dans ce journal, n.º 359 de 1809.

Les poésies persanes qu'on trouve dans les deux premiers cahiers des Mines de l'Orient, offrent un exercice utile aux amateurs de la langue persane, et les traductions élégantes dont elles sont accompagnées, en aplanissent les difficultés. Nous n'oserions pas porter par nous-mêmes un jugement sur le mérite des stances allemandes par lesquelles Madame Chézy a traduit ou plutôt imité un poème d'Enveri (ou *Anwari*) à la louange de Bagdad. Le talent

(3) Voy. aussi *Magasin Encyclopédique*, ann. 1809, t. IV, p. 94 et suiv.

reconnu de cette Dame ne nous laisse aucun doute sur l'élégance et le mérite de sa poésie. Mais nous croyons que le manuscrit d'Anwari d'après lequel le texte persan a été publié, diffère beaucoup de celui qu'a eu sous les yeux M. Chézy, et qu'il est fautif et défectueux en quelques endroits. Nous ne savons même comment concilier le titre, suivant lequel ce poème est consacré à la description de Bagdad et à la louange du Sultan *Mélicschah* (*Emad-eddaula-weddin*), soit avec le texte où il n'est question que de *Mewdoud ben-Zenghi* et de ses deux fils Seïf-eddin et Ezz-eddin, soit avec la traduction où l'on lit le nom de *Mahmoud ben-Zenghi* joint à ceux des deux jeunes princes Seïf-eddin et Ezz-eddin.

Le morceau de M. Hammer, sur la galanterie de Saladin et de son frère Mélic Adel, a paru assez curieux au Rédacteur des *Annales des Voyages et de la Géographie* pour qu'il ait cru devoir lui donner place dans sa collection.

En finissant cette notice très-abrégée, nous ne pouvons nous empêcher de faire des vœux bien sincères pour la continuation de ce recueil : il sera d'autant plus précieux que les éditeurs seront plus sévères dans le choix des morceaux qu'ils y admettront. Ayant eu la sagesse de ne se point astreindre à des époques fixes pour la publication de chaque cahier, ils se sont assuré à cet égard une liberté très-essentielle au succès de cette collection. Puissent leurs efforts être récompensés par une abondante moisson de matériaux qui réunissent l'agrément à l'utilité, et par l'empressement de tous les Orientalistes à déposer dans ce recueil le fruit de leurs doctes et pénibles travaux!

Second Extrait ()*.

Nous avons rendu compte dans le *Magasin Encyclopédique* (1) des deux premiers cahiers du premier tome de ce recueil consacré à la littérature orientale, et nous croyons que les lecteurs nous sauront gré de leur faire connoître les deux nouveaux cahiers qui terminent ce premier volume, porté à 468 pages de format in-folio.

Voici d'abord la liste des principaux articles qui forment le troisième cahier :

Notice sur la secte des Wéhabis, par M. Rousseau, consul-général de France à Alep, datée des bords de l'Euphrate, 24 octobre 1808 ;

Le *Simorg*, ou phénix persan, par M. le baron de Dalberg, chanoine du chapitre d'Aschaffenburg, en allemand ;

Observations sur quelques monumens de Perse, par M. P. ;

Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Ala-eddin Ata-mélik Djouaïni, par M. Et. Quatremère ;

Rapport de Monseigneur Adami, archevêque d'Alep, sur les manuscrits arabes dont l'abbé Vella a prétendu avoir tiré le texte du *Codice diplomatico di Sicilia*, et celui du *Libro del Consiglio d'Egitto* ; en italien ;

Exhortation à Constantinople, ou Satire du poète turc Uweïssi, sur la dégénération des Ottomans,

(*) Extrait du *Magasin Encyclopédique*, ann. 1812, t. 1, p. 195 et suiv.

(1) Année 1811, t. 1, p. 201 et suiv.

en turc, avec la traduction, une introduction et des notes, par M. le prélat de Diez, en allemand;

Continuation des extraits de la *Sunna*, ou des traditions musulmanes, par M. J. Hammer; en allemand;

Divers extraits des annales de l'Empire Ottoman, par M. Chabert.

Parmi ces articles, il en est quelques-uns sur lesquels nous nous arrêterons un instant.

M. le baron de Dalberg, connu par des ouvrages qui honorent également son esprit et son cœur, et auquel nous devons l'ingénieux roman de *Méhalled et Sedli* ou *Histoire d'une famille des Druzes*, dans le morceau qu'il a consacré au *Simorg*, à cet oiseau fabuleux habitant du mont *Caf*, et qui joue un si grand rôle dans la Mythologie persane, a rapproché de cette fable celle du phénix égyptien, et les traditions du nord conservées dans l'Edda, relatives à un oiseau doué du don de prophétie, qui, assis sur les branches du frêne sacré, raconte beaucoup de choses cachées dont il possède la connoissance. Quelques autres récits fabuleux ou allégoriques des Chinois, des Indiens, des Arabes, lui ont offert des traits analogues. Il a cru retrouver une allusion à la longue vie du phénix et à sa résurrection, dans un passage du livre de Job, que beaucoup d'interprètes ont aussi entendu de la sorte, quoiqu'il paroisse plus naturel de le traduire ainsi : *Je me suis dit alors : Je terminerai ma vie dans mon nid (c'est-à-dire paisiblement), après avoir vu des jours aussi nombreux que les grains de sable* (2). Partout où la Mythologie des

(2) M. le baron de Dalberg semble adopter lui-même cette traduction, qui cependant exclut de ce passage toute autre

anciens peuples, Phéniciens, Syriens, Egyptiens, Grecs, etc., nous offre des oiseaux, révéés comme objets de culte, comme symboles, ou comme interprètes de la volonté divine, l'auteur ne voit que différens vestiges d'une même tradition dont la patrie primitive lui paroît être celle des *divs*, des *péris*, du *martichoras*, des dragons ailés, des salamandres, du gigantesque *roch*, des fourmis qui ramassent l'or, enfin de ce monde enchanté qui a si souvent et si diversement exercé l'imagination des poètes et des romanciers orientaux; et cette patrie des fables est pour lui, comme pour plusieurs critiques modernes, les montagnes du petit Tibet, et la délicieuse vallée de Cachemire. M. le baron de Dalberg observe que presque toujours un arbre figure à côté d'un oiseau dans ces traditions; ainsi le phénix est associé au palmier, un même mot désigne l'oiseau éternel et cet arbre dont les années sont un emblème de l'immortalité; le *simorg* se repose sur les branches d'un arbre nommé *Gogard*; le frêne sacré est la demeure de l'oiseau prophète de l'Edda; un chêne de Dodone sert d'asile à la colombe noire venue de l'antique Thèbes, et c'est du haut de ses branches qu'elle annonce les volontés du Ciel.

Il est difficile de suivre l'auteur à travers cette multitude infinie de rapprochemens, plus ingénieux peut-être que solides, et dont il tire les résultats suivans :

« L'objet principal de toute Mythologie, c'est l'interprétation du mot *פֶּהֶן*, mot que quelques rabbins ont pris pour le nom hébreu du phénix, ou d'un autre oiseau merveilleux.

« l'histoire de la création et la connoissance de
 « l'homme, des lois, du but et de la fin de son
 « existence... La vérité capitale, cachée sous ces
 « emblèmes et à laquelle se rapportent tous les
 « mystères, les mythes, les hymnes, les fictions
 « poétiques, c'est la naissance et la mort, la gé-
 « nération et l'anéantissement, la vie renaissant de
 « la destruction par un cercle toujours nouveau,
 « le temps avec ses révolutions d'heures, de mois
 « et d'années, le renouvellement et le rajeunisse-
 « ment des formes, dans le temps et dans l'espace.
 « L'homme, le plus parfait de tous les êtres
 « terrestres, est proprement le phénix : il est à lui-
 « même une énigme; mais ainsi que cet oiseau
 « merveilleux est un emblème du soleil, et que
 « le soleil est la figure de l'esprit qui vivifie tout
 « dans toute l'éternité, par qui et en qui tout
 « est, et tout a été, de même dans la vie du phé-
 « nix, qui en se purifiant par le feu renaît de ses
 « cendres, nous trouvons un présage consolateur
 « pour cet avenir enveloppé pour nous d'une si
 « grande obscurité, et comme lui encore nous
 « pouvons, avec une confiance pleine de joie, en-
 « visager d'avance notre retour à une nouvelle vie. »

Il nous seroit encore bien plus difficile d'ana-
 lyser les *Observations sur quelques monumens de*
la Perse, qui viennent à la suite du morceau sur
 le *Simorg*. Nous dirons seulement que les tableaux
 les plus compliqués que l'on voit sur les cylindres
 persépolitains ou sur d'autres monumens de la
 Perse et de l'Egypte, paroissent à l'auteur de cet
 article, n'être que la traduction, en figures ou
 caractères symboliques, des expressions métapho-
 riques employées fréquemment dans les écrivains

sacrés et particulièrement dans les psaumes ; telles que le cerf soupirant après les eaux des torrens, la terre et les montagnes sautant comme des bœliers ou des agneaux, les arbres tressaillant de joie, les fleuves et les collines battant des mains, expressions qui peignent plutôt qu'elles ne décrivent les sentimens d'amour, de crainte, de joie, de respect, qu'inspire à toute la nature l'attente ou la présence du maître de l'univers. Nous doutons que beaucoup de lecteurs partagent la conviction de l'auteur, à qui il ne reste pas, ce semble, le plus léger doute sur l'évidence de ces explications. Il y a lieu de croire qu'il se propose de consacrer un ouvrage spécial au développement de ce système. Dans cette carrière périlleuse, il aura à se défendre des écarts d'une imagination ardente, trop sujette à prendre pour guide un météore qui éblouit plutôt qu'il n'éclaire.

Le Mémoire de M. Quatremère appartient à un genre de travaux moins brillans peut-être, mais plus positifs. *Ata-mélic*, surnommé *Ala-eddin*, dont M. Quatremère nous donne ici la biographie, tient également un rang distingué parmi les hommes d'état et parmi les historiens de la dynastie des Mogols descendans de Genghiz-khan. Les places importantes qu'il occupa, ainsi que son frère *Schems-eddin*, sous les règnes de Mangou-kaan, Holagou, Abaca-khan et Ahmed-khan, et pendant la plus grande partie du septième siècle de l'hégire, les grands événemens auxquels ils eurent part, les intrigues dont ils furent les victimes, la vengeance qu'ils tirèrent de leurs principaux ennemis, la fin malheureuse d'Ata-mélik, l'estime méritée dont jouit dans l'Orient son Histoire des

Mogols , intitulée *Djehan - kuschai* , et qu'ont fréquemment copiée Mirkhond , Khondémir , Raschid-eddin et divers autres écrivains renommés , toutes ces circonstances répandent un grand intérêt sur ce morceau historique. La manière dont il a été traité par M. Quatremère , ne peut que faire désirer vivement la publication de ses Mémoires sur les Mogols. Il est à souhaiter que l'impression en soit confiée à l'imprimerie impériale , afin que les noms propres , les termes qui appartiennent à la langue mogole , et les passages qui peuvent donner lieu à quelques observations critiques et philologiques soient imprimés en caractères orientaux.

Le rapport de feu Monseigneur Adami , archevêque d'Alep , sur les impostures littéraires de l'abbé Vella , n'étoit point inconnu hors de la Sicile , comme semble l'insinuer S. E. M. le chevalier d'Italinski dans la lettre par laquelle il l'adresse à M. le comte Rzewuski , en date de Trieste , le 10 — 22 février 1810. Il a été publié en 1793 dans l'*Allgemeiner litterarischer Anzeiger* ; l'année suivante , M. Eichhorn l'inséra , avec d'autres pièces relatives à ce procès , dans la première partie du neuvième tome de son *Allgemeine Bibliothek der biblischen Litteratur* , et j'en donnai moi-même l'analyse dans le *Magasin Encyclopédique* , sixième année , tome 5 , p. 328 et suiv. Mais ce qui donne un mérite particulier à la nouvelle publication , c'est que l'on y trouve en original tous les textes du *Codice Martiniano* , extraits par Monseig. Adami à l'appui de son rapport , et que M. le chevalier d'Italinski possède un manuscrit arabe dont le contenu est le même que celui du *Codice Martiniano* , ou du moins a le plus grand

rapport avec ce dernier. Or les textes cités par l'archevêque d'Alep se retrouvant presque mot pour mot dans le manuscrit de M. le chevalier d'Italinski, dont on lit ici les extraits, il ne peut rester aucun doute sur la véracité et l'exactitude de ce rapport, et par conséquent sur l'imposture assez grossièrement tissée du fabricant du prétendu *Codice diplomatico di Sicilia*.

La continuation des extraits de la *Sunna* par M. Hammer, occupe près de trente pages dans ce cahier. Dans la notice des deux premiers numéros de ce recueil, nous avons fait sentir l'importance de ce travail, et proposé quelques vues sur la manière d'en augmenter l'utilité. Nous ne les répéterons point ici, mais nous ne pouvons nous empêcher de demander pourquoi quelques-unes de ces traditions se trouvent répétées plusieurs fois, sans aucune variante de quelque importance, ou même d'une manière tout-à-fait identique. Comparez par exemple les numéros 388 et 459, les numéros 415 et 416 avec les numéros 600 et 601, enfin les numéros 570 et 606. Plusieurs de ces traditions contiennent des traits curieux, relatifs à l'ancienne histoire et aux usages des Arabes avant l'islamisme, ou des circonstances remarquables de la vie privée de Mahomet. Tels sont les numéros 516, 523, 544, 556, 605, 608, 613, 655. Le numéro 465 offre une fable assez ingénieuse, mais il paroît y manquer quelque chose.

Les traditions que nous présente le travail de M. Hammer sont au nombre de 700 : c'est environ le dixième de celles qui forment le recueil de Bokhari. Nous n'en citerons qu'une seule qui doit avoir coûté la vie à des milliers de Musulmans : « Quand vous apprenez que la peste est dans une

« ville, n'y allez point, et si elle est dans le pays
 « où vous vous trouvez, n'en sortez point. La peste
 « est un châtement que Dieu envoie sur qui il
 « veut. Lorsqu'un des serviteurs de Dieu est entouré
 « de la peste, il demeure tranquillement dans le
 « lieu où il se trouve; car il sait qu'il ne peut rien
 « lui arriver que ce qui a été prédestiné de toute
 « éternité, et si il est atteint de cette maladie, la
 « récompense d'un martyr lui est destinée. »

Le morceau intitulé *Ermahnung an Islambol, oder Strafgedicht des türkischen Dichters Uweissi über die Ausartung der Osmanen*, c'est-à-dire Exhortation à Constantinople, ou Satyre du poète turc Uweissi, sur la dégénération des Ottomans, traduit par M. le prélat H. Fr. de Diez, conseiller intime de légation de S. M. le roi de Prusse, n'est assurément pas une des pièces les moins curieuses de ce cahier, et mériterait tant par lui-même que par les réclamations qu'il a occasionnées de la part de M. de Diez, et les explications auxquelles elles ont donné lieu de la part des éditeurs, et qui se trouvent dans le quatrième cahier, que nous en parlussions ici avec quelque détail. Mais M. de Diez ayant fait imprimer de nouveau ce morceau à Berlin, nous en avons déjà rendu un compte particulier dans le *Magasin Encyclopédique* du mois de Décembre 1811. Nous allons donc passer au quatrième cahier des Mines que nous avons aussi à faire connoître.

Nous ne ferons qu'indiquer le premier morceau de ce cahier intitulé : Observations sur deux provinces orientales de la Perse, le *Gardjestan* et le *Djouzdjan*, par M. Silvestre de Sacy. C'est la première contribution que nous ayons payée nous-mêmes à une entreprise à laquelle nous souhaitons

le plus heureux succès, pour l'intérêt de la littérature orientale. Nous observerons seulement qu'il s'est glissé quelques fautes graves dans l'impression; il en est une surtout qui se trouve répétée plusieurs fois, et qu'il est important de corriger. Nous avons dit que la petite province dont le vrai nom est *Gardjestân*, paroît sur les cartes d'Asie de MM. Delisle et d'Anville sous le nom de *Forg*, qui doit être prononcé *Fordj*, et nous avons rendu raison de cette méprise. On a imprimé presque constamment *Gorg*, au lieu de *Forg* (p. 330, 331, 332, etc.), ce qui pourroit dérouter les lecteurs, et les empêcher de nous bien comprendre. Sans doute la copie n'étoit pas assez lisible. Nous avons cru nécessaire de relever ici cette faute typographique.

Les autres articles les plus intéressans de ce quatrième cahier nous paroissent être les suivans :

Vers arabes adressés à S. M. Napoléon, Empereur des Français, roi d'Italie, à l'occasion de son mariage avec S. A. I. l'Archiduchesse Marie Louise d'Autriche, par Michel Sabbagh, avec la traduction française de M. Silvestre de Sacy, et la traduction en vers allemands de M. Hammer (3);

Fin de la lettre du docteur Salvatori, attaché à l'ambassade française de Perse, en italien;

Réponse à la question: Quelle a été, pendant les trois premiers siècles de l'hégire, l'influence du mahométisme sur l'esprit, les mœurs et le gou-

(3) Le douzième vers de l'original a été omis, je ne sais par quel hasard, dans la traduction française; il faut le rétablir ainsi : « *Schirin* et *Khosrou* oseroient-ils rivaliser de gloire avec vous? Un grêlon, quelque gros qu'il soit, ne sauroit atteindre le prix d'une perle. »

« ville, n'y allez point, et si elle est dans le pays
 « où vous vous trouvez, n'en sortez point. La peste
 « est un châtement que Dieu envoie sur qui il
 « veut. Lorsqu'un des serviteurs de Dieu est entouré
 « de la peste, il demeure tranquillement dans le
 « lieu où il se trouve; car il sait qu'il ne peut rien
 « lui arriver que ce qui a été prédestiné de toute
 « éternité, et si il est atteint de cette maladie, la
 « récompense d'un martyr lui est destinée. »

Le morceau intitulé *Ermahnung an Islambol, oder Strafgedicht des türkischen Dichters Uweissi über die Ausartung der Osmanen*, c'est-à-dire Exhortation à Constantinople, ou Satyre du poète turc Uweissi, sur la dégénération des Ottomans, traduit par M. le prélat H. Fr. de Diez, conseiller intime de légation de S. M. le roi de Prusse, n'est assurément pas une des pièces les moins curieuses de ce cahier, et mériterait tant par lui-même que par les réclamations qu'il a occasionnées de la part de M. de Diez, et les explications auxquelles elles ont donné lieu de la part des éditeurs, et qui se trouvent dans le quatrième cahier, que nous en parlussions ici avec quelque détail. Mais M. de Diez ayant fait imprimer de nouveau ce morceau à Berlin, nous en avons déjà rendu un compte particulier dans le *Magasin Encyclopédique* du mois de Décembre 1811. Nous allons donc passer au quatrième cahier des Mines que nous avons aussi à faire connoître.

Nous ne ferons qu'indiquer le premier morceau de ce cahier intitulé : Observations sur deux provinces orientales de la Perse, le *Gardjestan* et le *Djouzdjan*, par M. Silvestre de Sacy. C'est la première contribution que nous ayons payée nous-mêmes à une entreprise à laquelle nous souhaitons

le plus heureux succès, pour l'intérêt de la littérature orientale. Nous observerons seulement qu'il s'est glissé quelques fautes graves dans l'impression; il en est une surtout qui se trouve répétée plusieurs fois, et qu'il est important de corriger. Nous avons dit que la petite province dont le vrai nom est *Gardjestân*, paroît sur les cartes d'Asie de MM. Delisle et d'Anville sous le nom de *Forg*, qui doit être prononcé *Fordj*, et nous avons rendu raison de cette méprise. On a imprimé presque constamment *Gorg*, au lieu de *Forg* (p. 330, 331, 332, etc.), ce qui pourroit dérouter les lecteurs, et les empêcher de nous bien comprendre. Sans doute la copie n'étoit pas assez lisible. Nous avons cru nécessaire de relever ici cette faute typographique.

Les autres articles les plus intéressans de ce quatrième cahier nous paroissent être les suivans :

Vers arabes adressés à S. M. Napoléon, Empereur des Français, roi d'Italie, à l'occasion de son mariage avec S. A. I. l'Archiduchesse Marie Louise d'Autriche, par Michel Sabbagh, avec la traduction française de M. Silvestre de Sacy, et la traduction en vers allemands de M. Hammer (3);

Fin de la lettre du docteur Salvatori, attaché à l'ambassade française de Perse, en italien;

Réponse à la question: Quelle a été, pendant les trois premiers siècles de l'hégire, l'influence du mahométisme sur l'esprit, les mœurs et le gou-

(3) Le douzième vers de l'original a été omis, je ne sais par quel hasard, dans la traduction française; il faut le rétablir ainsi : « *Schirin* et *Khosrou* oseroient-ils rivaliser de gloire avec vous? Un grêlon, quelque gros qu'il soit, ne sauroit atteindre le prix d'une perle. »

vernement des peuples chez lesquels il s'est établi, par M. Hammer;

Extraits du *Nighiaristan* de Kémal-pacha-zadéh, en persan, avec une traduction latine de M. le comte de Harrach;

Essai sur un passage qui n'a point été expliqué jusqu'ici, de la Description de l'Egypte d'Abou'lféda, et Remarques sur la Gnomonique des Arabes, par M. Beigel, conseiller intime de légation à Dresde, en allemand;

Extrait d'un Mémoire manuscrit sur l'Empire Ottoman, contenant un *Chatti schérif* ou rescrit impérial du sultan *Abdu'lhamid*, donné en l'année 1779, et portant défense aux Anglois et aux autres nations européennes de commercer dans la mer Rouge, en italien;

Traduction littérale d'un *Chatti schérif* du sultan *Mahmoud II*, du 23 juin 1810, faite par M. Argiropulo, ci-devant ministre de la Sublime Porte à Berlin, accompagné de l'original turc;

Les Samaritains, par M. Schnurrer, en allemand;

Extrait d'une lettre de M. Bartholdy à M. Hammer, sur Corfou, en allemand;

De Codice unico concessuum Haririi, par M. Aryda, syrien maronite, professeur des langues orientales en l'Université de Vienne;

Etymologies esclavonnes tirées du samscrit, par M. Schlegel;

Textus colloquii Gennadii cum Mohammede II, è pronunciatione corrupta græca historici patriarchicæ à M. Crusio traductæ, in idioma turcicum restitutus, par M. Hammer.

Après cette indication générale du contenu de

ce quatrième cahier, nous devons revenir sur nos pas, pour faire connoître sommairement quelques-uns des morceaux dont nous venons de donner les titres.

La fin de la lettre du docteur Salvatori contient un récit abrégé de son voyage, depuis l'entrée de l'ambassade française sur les terres de Perse jusqu'à son arrivée à Thérân. On lit ce récit avec intérêt, mais les notions historiques que l'auteur y a mêlées ne donnent pas une grande idée de son exactitude en ce genre. Par exemple, il fait *Ardeschir-Babégan*, premier roi de Perse de la dynastie des Sassanis, antérieur de plusieurs siècles à Jésus-Christ. Il rapporte à l'an 154 de notre ère la fondation de Kazwin qu'il attribue à un *Sapor* neuvième roi, suivant lui, de la même dynastie. Il assure que Tamerlan ne laissa subsister de la ville de Sultaniyéh que les seules mosquées, ce qui est fort incertain, et il révoque en doute ce que dit Tavernier, que plusieurs églises chrétiennes de cette ville ont été converties en mosquées, parce qu'il n'y a aperçu aucune trace du christianisme. Il est certain cependant que le christianisme a été longtemps florissant à Sultaniyéh, et que cette ville étoit, avant Tamerlan et longtemps encore après lui, le siège d'un archevêché duquel dépendoient plusieurs sièges épiscopaux (4).

La description que M. Salvatori fait de Thérân, la capitale actuelle de la Perse, n'est assurément pas flattée. « Cette ville a, suivant lui, la figure

(4) « Sultanieh fut chrétienne et florissante. Ses églises « sont converties en mosquées. » *Journal d'un Voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808.*

« d'un carré long, dont les grands côtés ont envi-
 « ron 1200 perches, et les petits 400. Elle est en-
 « tourée de murs semblables à ceux de toutes les
 « autres villes, a cinq portes, et en face de chaque
 « porte une tour construite en terre. Un chemin
 « couvert, mais sans pièces de canon, lui sert de
 « boulevard. La ville est mal bâtie, les rues en
 « sont très-étroites et dangereuses durant la nuit, à
 « cause du grand nombre de *regards* ou ouvertures
 « des canaux souterrains, qui se trouvent au milieu
 « de la voie publique. Le palais impérial, bâti en
 « terre, est fortifié de la même manière que la
 « ville à laquelle il sert de citadelle....., l'enceinte
 « en est très - vaste. Envain chercheroit-on à la
 « cour du Monarque le plus puissant de l'Asie, ce
 « luxe et cette magnificence si vantés..... Imaginez-
 « vous des maisons construites en terre séchée préa-
 « lablement au soleil, et bornées à un seul rez-de-
 « chaussée, des portes sans serrures, des fenêtres
 « sans vitrages, des chambres sans ameublement :
 « un seul tapis étendu par terre sert tout à la fois
 « de siège, de table et de sofa; un matelas court,
 « rembourré de coton, et qui n'est point piqué,
 « forme le lit du monarque comme celui du plus
 « pauvre des sujets; draps, serviettes, nappes, cou-
 « teaux, cuillers, fourchettes, ce sont autant de
 « noms inconnus. Les habitans couchent tout habillés,
 « enveloppés dans leurs robes fourrées; ils mangent
 « avec les mains, prenant à peine le soin de les
 « laver après le repas; ils écrivent assis par terre,
 « et font presque toutes leurs actions en cette même
 « posture. Les hommes sont vêtus comme des
 « femmes; les femmes ont pour tout habillement
 « un large pantalon, comme ceux de nos gens de

« mer, et une camisole qui descend jusqu'à la
 « ceinture et est fermée (5) par devant jusqu'au
 « nombril, ensorte que leur sein, dès l'âge de 17 ans,
 « n'étant point soutenu, tombe jusqu'au milieu du
 « ventre.... Ni hommes ni femmes ne portent
 « de chemises; leurs habits étant de soie pour la
 « plupart, ils les conservent sur le corps jusqu'à
 « tant qu'ils soient usés par la malpropreté. Depuis
 « le roi jusqu'au plus pauvre, tous ont leurs vêtemens
 « infectés de vermine, et toutes les fois que nous
 « autres Européens allons faire visite à un persan,
 « nous sommes certains, en revenant chez nous,
 « d'y rapporter quelque hôte aussi dégoûtant qu'in-
 « commode.»

Le docteur, sur un mémoire par lui remis au grand-vizir et présenté par ce ministre au roi, avoit obtenu la permission de vacciner, et les deux sujets qui lui furent confiés pour essayer sur eux le succès de cette pratique, furent une fille du roi et le neveu du grand-vizir (6). L'opération n'eut aucun succès. Le docteur, attribuant cela à ce que la vaccine étoit trop ancienne, en fit venir de plus fraîche de Constantinople, mais l'effet n'en fut pas plus satisfaisant; la maladie ne se manifesta ni sur l'un ni sur l'autre des deux sujets soumis à cette expérience. La crainte de passer pour charlatan, paroît l'avoir détourné de

(5) *Coperta sul d'avanti sin all' ombilico.*

Je présume que l'auteur avoit écrit *aperta*, c'est-à-dire, ouverte sur le devant.

(6) « Le docteur Salvatori propose au grand-vizir la vaccine, et cherche à lui en démontrer les avantages dans une conférence. Par politesse, le ministre ne nous a pas ri au nez: il a renvoyé cette affaire au médecin du roi. » *Journ. d'un Voy. dans la Turq. d'Asie et la Perse*, p. 72.

renouveler la même tentative avec d'autre virus vaccin.

Le Mémoire composé par M. Hammer pour répondre à la question proposée en 1806 par la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France : *Quelle a été, pendant les trois premiers siècles de l'hégire, l'influence du mahométisme, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels il s'est établi*, Mémoire qui a obtenu une mention honorable, ne paroîtra point superflu aux personnes mêmes qui auront lu et apprécié celui qui a remporté la couronne, que son auteur, M. Oelsner, a publié à Paris en 1810, et dont il a paru une traduction allemande à Francfort, la même année. Le travail de M. Oelsner a plus d'étendue, les divisions y sont plus nombreuses, les développemens plus complets ; la question y est traitée avec une méthode plus rigoureuse ; mais M. Oelsner n'a pu faire usage que des ouvrages imprimés et auxquels tout le monde a accès. Dans le mémoire de M. Hammer, on reconnoît un littérateur versé dans toutes les parties de l'érudition de l'Orient, à qui toutes les ressources de cette érudition sont ouvertes, traditions, commentaires théologiques et juridiques, annales, poètes, romanciers ; que plusieurs années de séjour dans les pays où domine l'islamisme, ont familiarisé avec les opinions, les préjugés, les mœurs, les habitudes des nations de l'Orient. Le tableau général qu'il trace du mahométisme, et des devoirs que cette religion impose à l'homme envers Dieu, envers lui-même et ses semblables ; la peinture qu'il nous offre des Arabes avant la fondation de la religion de Mahomet, et de ce qu'ils sont devenus dans l'espace de trois siècles,

soit par l'effet immédiat de la nouvelle doctrine et du nouveau culte, soit par la suite des conquêtes dont cette religion a été la cause et le mobile, et du contact des Musulmans avec les peuples de l'Empire Grec et de la Perse, sont également attachans et instructifs, et forment la partie la plus intéressante de ce mémoire. Les effets du mahométisme sur les nations parmi lesquelles il s'est établi, sont moins développés. C'est la suite naturelle de la manière dont l'auteur a envisagé son sujet, et qu'il exprime en ces termes : « Si nous exceptons les Arabes dont
 « les destinées ont été essentiellement changées par
 « le mahométisme, parce que cette doctrine les a
 « rendus, de nomades et de sauvages qu'ils étoient,
 « conquérans et dominateurs, nous observons que
 « l'esprit, les mœurs et le gouvernement des na-
 « tions subjuguées par les Arabes, ont senti moins
 « l'influence du mahométisme, que celui-ci ne s'est
 « ressenti de l'état policé et de la culture des nations
 « conquises qui ont puissamment réagi sur leurs vain-
 « queurs. Il faudra donc considérer l'objet de tous
 « les côtés, et examiner aussi les modifications et
 « changemens qu'a subis le mahométisme lui-même
 « pendant les trois premiers siècles de son insti-
 « tution. »

Nous ne dissimulerons pas que nous partageons et que nous avons toujours partagé cette manière d'envisager ce sujet, et qu'en modifiant la question d'après ce point de vue, on auroit pu obtenir des résultats plus certains, plus importans pour l'histoire et plus instructifs. En la bornant aux termes où elle a été réduite, on s'est exposé à prendre pour les effets du mahométisme, ce qui n'étoit que l'effet ordinaire de toute conquête, et de l'abâtardissement

des nations qui, perdant leur existence politique, passent sous un joug étranger.

Si nous n'étions obligés d'être très-courts sur chaque article en particulier, nous aurions peut-être quelques objections à faire contre l'opinion de M. Hammer qui envisage les maximes relatives aux droits de souveraineté et de propriété territoriale, adoptées aujourd'hui dans les Etats musulmans, comme appartenant essentiellement à la jurisprudence primitive de l'islamisme; mais cette discussion nous mèneroit trop loin.

Les extraits du *Nighiaristan* de Kémal-pacha-zadéh rappellent, comme l'auteur l'annonce lui-même, le *Gulistan* de Saadi, et le *Béharistan* de Djami. Des deux premières anecdotes qu'on lit dans ces extraits, l'une est tirée du *Nasihât molouc* de Saadi, l'autre du *Gulistan*. Le style de Kémal n'a cependant point l'élégance naturelle de Saadi, et les figures qu'il emploie sentent trop l'affectation et la recherche : elles n'ont pas toujours été parfaitement saisies par le traducteur, ce qui est une suite de ce vice même de l'original. Ainsi, quand en parlant d'un dervisch qui étoit très-habile dans l'interprétation des songes, le traducteur dit : *Unus solum dervichius, qui contemptus, et in mundo visionum peritus et gnarus, et secretorum hujus artis peritus erat*, il n'a pas bien entendu les mots du texte, *mégher dervisch keh kem-u-pischi alèmi rouya rá alim-u-arif boud vèber asrari in ilm vakif*, dont le sens est : « Un dervisch « qui connoissoit à fond le plus et le moins (ou le « fort et le foible) du monde des visions, et qui « possédoit tous les secrets de cette science. » Dans la septième histoire, *mobaschèret sarai ikhtiar est* ne signifie pas *liberi arbitrii est epilepsiam accersere*,

comme on lit dans la traduction, mais *coïtus est spontanea epilepsia*; ce qui est ingénieux. De même encore, dans la huitième histoire, les mots *keh tigh dinèh-kerdar kènar nèhed* (7) ne signifient pas *qui gladium, speculi instar lucentem, lateri suo apponit*, mais *qui gladium... gremio amplexitur*; et le sens de ce vers est « que pour obtenir la victoire et les
« succès, il faut embrasser et serrer sur son sein
« un glaive étincelant, non une maîtresse char-
« mante; que pour captiver la fortune et parvenir
« à la gloire, il faut prodiguer ses baisers aux lèvres
« d'un sabre brillant, non à celles d'une beauté sé-
« duisante. »

Les vers par lesquels se terminent ces extraits ont aussi besoin d'être rectifiés; nous nous contenterons d'en donner la traduction.

« Jésus, passant dans un village, vit le corps d'un
« homme qui avoit été tué; dans son étonnement,
« il se mordit les doigts et dit: Victime d'une mort
« violente, à qui donc as-tu ôté la vie, pour avoir
« mérité de perdre ainsi la tienne? Celui qui t'a
« tué aujourd'hui, sera demain tué lui-même. Ne
« coigne pas avec le doigt à la porte de qui que ce
« soit, de crainte qu'un autre ne donne un coup
« de poing dans la tienne. »

Il est à souhaiter que les Mines de l'Orient nous offrent encore par la suite d'autres extraits du même ouvrage, comme on nous le promet.

Le Mémoire dans lequel M. Beigel discute et explique un passage de la Géographie d'Abou'lféda, relatif à la longitude de Fostat, est sans contredit le plus important de tous les morceaux contenus dans ce numéro des Mines. Ce passage, qui n'a point été entendu jusqu'ici, ne pouvoit être bien expliqué que

(7) Peut-être faut-il lire *der kènar nèhed*.

par une personne qui réunit, comme M. Beigel, la connoissance des mathématiques à celle de la langue arabe. Outre l'objet auquel il est principalement consacré, ce mémoire offre beaucoup d'observations curieuses, et rectifie plusieurs erreurs échappées à divers savans. On peut le regarder comme un modèle de la manière de traiter de semblables questions, et d'en mettre la solution à la portée des lecteurs même qui ne sont point familiarisés avec les opérations mathématiques.

Je ne puis, cependant, m'empêcher d'observer que le texte d'Abou'lféda me paroît avoir subi quelque altération. 1.^o Cet écrivain commençant par dire: *Dixit autem Ebn-Younous Hakemita*, a dû citer les propres paroles d'Ebn-Younous, et le faire parler à la première personne, non à la troisième. 2.^o les mots *ouadhlica lischeïn raaitouhou fi al-taul* que M. Beigel attribue à Abou'lféda, font certainement partie de la citation d'Ebn-Younous, Abou'lféda reprenant ensuite la conclusion qu'il tire du passage de cet astronome, par la particule *fa*. 3.^o Ebn-Younous n'avoit pas sans doute énoncé d'une manière bien positive son opinion sur la vraie longitude de Fostat: autrement Abou'lféda ne se seroit pas contenté de dire d'une manière vague: « ces paroles d'Ebn-Younous font voir que l'opinion de ceux qui fixent la longitude de Fostat à 55 degrés ou à peu près, n'est pas juste: et par conséquent, selon Ebn-Younous, elle est de plus de 50 degrés. »

Ces observations me portent à croire qu'il faut lire dans le texte d'Abou'lféda; *ouakad hasabtou*, au lieu de *ouakad hasaba*, et traduire ainsi:

« Après avoir calculé que la distance entre la direction de la *Kiblèh*, et la ligne qui indique

« midi à Fostat, est de 58 degrés, en admettant
 « pour la longitude de Fostat 55 degrés, Ebn-Younous
 « dit : J'ai compté précédemment, à raison de la
 « hauteur du soleil sur la ligne qui indique la
 « direction de la *Kiblèh*, que la divergence dont il
 « est question est de 52 degrés; ce que j'ai fait à cause
 « d'une opinion que j'ai relativement à la longi-
 « tude (dont il s'agit). » Ici finit le passage cité,
 et Abou'lféda continue: « Ces paroles d'Ebn-You-
 « nous font voir, etc. » Je ne sais si Ebn-Younous
 a exposé quelque part son opinion sur la vraie
 longitude de Fostat, mais il y a peu d'apparence;
 Abou'lféda qui ne l'auroit pas ignorée, se seroit
 contenté de la rapporter. Ebn-Younous peut s'être
 exprimé vaguement, parce qu'il n'avoit pas encore
 pris un parti bien sûr relativement à la détermi-
 nation de cette longitude. Je ne saurois soumettre
 ces observations à un juge plus compétent qu'à
 M. Beigel lui-même.

La secte des Samaritains qui avoit excité la cu-
 riosité des savans, à l'époque où les études relatives
 aux textes originaux des Livres saints et à la philo-
 logie sacrée étoient l'objet d'une émulation générale
 en Europe, étoit pour ainsi dire tombée dans l'oubli,
 lorsque, il y a environ une trentaine d'années, la
 publication de diverses pièces relatives à cette secte
 et aux relations des Samaritains de Naplouse avec
 Scaliger, Ludolf, et Huntington, rappela un moment
 l'attention des Orientalistes sur cet objet, sans que
 personne s'occupât néanmoins à se procurer de nou-
 veaux renseignemens sur l'état actuel de cette nation.
 M. le comte et sénateur Grégoire, constamment
 occupé à réunir des notions certaines sur les varia-
 tions survenues dans les opinions religieuses et le

culte des différens peuples, ayant désiré connoître aussi celles qui pouvoient avoir eu lieu dans le siècle dernier chez les Samaritains, adressa quelques questions à ce sujet aux agens diplomatiques de l'Empire Français dans la Syrie; et ses vues furent secondées avec toute sorte d'empressement par S. E. le ministre des relations extérieures, et remplies avec beaucoup de zèle, particulièrement par M. Corancez, alors consul général de France à Alep, et aujourd'hui revêtu du même poste à Bagdad, et correspondant de l'Institut. M. Corancez réunit dans un mémoire une série de questions qu'il adressa avec une lettre au Prêtre des Samaritains de Naplouse. Ce prêtre, nommé *Salamèh fils de Tobie*, qu'on peut regarder comme le chef de sa nation, adressa au consul général une réponse fort détaillée aux 30 questions qui lui avoient été faites, et il y joignit une lettre propre à faire espérer que cette correspondance pourroit être continuée avec quelque utilité pour les lettres et l'histoire des opinions religieuses. La réponse de Salamèh, écrite en arabe, fut adressée avec une traduction française par M. Corancez à M. le sénateur Grégoire. C'est cette réponse, dont M. Grégoire a bien voulu donner communication à M. Schnurrer, chancelier de l'Université de Tubingue et correspondant de l'Institut, que ce savant a traduite en allemand et publiée ici, ainsi qu'il y avoit été autorisé par M. Grégoire. Comme un nouveau mémoire a été envoyé de Paris au prêtre Salamèh, et que sa réponse est déjà parvenue, il y a quelques mois, à M. Grégoire, par les soins de M. Rousseau qui a succédé à M. Corancez dans le consulat général de France à Alep, et qui n'a

pas mis moins d'empressement que son prédécesseur à favoriser cette correspondance, il est vraisemblable que le public savant ne tardera pas à avoir une connoissance plus étendue de ce commerce littéraire, remarquable sous divers points de vue. Cette raison nous engage à n'en pas dire davantage sur cet article, peu susceptible d'ailleurs d'analyse.

Nous observerons seulement que dans la réponse de Salamèh aux questions qui lui avoient été faites et dans sa lettre, il est fait mention plusieurs fois d'une communauté très-nombreuse de Samaritains, établie en Europe, dans le pays de *Djenaouz*. On avoit cru d'abord, et M. Schnurrer a partagé cette opinion, que ce mot désignoit *Gènes*, le pays des *Génois*. La seconde lettre qu'on a reçue de Salamèh a fait connoître que *Djenaouz* n'étoit qu'une altération du mot *Aschkenaz* אשכנז, qui, comme l'on sait, désigne, parmi les Juifs, l'Allemagne.

Outre les articles principaux contenus dans les deux cahiers des Mines que nous venons de faire connoître, il y en a un grand nombre d'autres, d'une moindre étendue, que nous avons à regret passés sous silence. Tels sont diverses poésies turques et persanes, accompagnées de leurs traductions; quelques extraits de lettres relatives à des objets de critique, d'histoire littéraire et de bibliographie; un acte de donation écrit en turc, par lequel un client de *Yousouf-aga*, favori du sultan Sélim III, cède à ce seigneur, à ce présent et acceptant, sept années de sa propre vie; l'explication d'une inscription sépulcrale arabe trouvée à Malte (8), par

(8) Nous avouons qu'il nous reste des doutes assez forts sur plusieurs mots de cette inscription.

M. le chevalier d'Italinski ; des proverbes arabes , des sentences turques , etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques ; une liste des noms de MM. les collaborateurs ; une table, divisée par ordre de matières, des articles contenus dans le premier volume, mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions ; l'*Errata* ; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates, entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir, en finissant cette notice, d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale, que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru, et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs, d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est, à la vérité, une entreprise difficile, qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis ; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences, il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent, au surplus, les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement, et le zèle des principaux rédacteurs, être récompensés par un plein succès, et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous savons que si nous ne le faisons pas, nous serons blâmés. Nous ne pouvons donc que nous excuser de cette omission.



M. le chevalier d'Italinski ; des proverbes arabes , des sentences turques , etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques ; une liste des noms de MM. les collaborateurs ; une table, divisée par ordre de matières, des articles contenus dans le premier volume, mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions ; l'*Errata* ; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates, entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir, en finissant cette notice, d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale, que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru, et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs, d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est, à la vérité, une entreprise difficile, qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis ; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences, il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent, au surplus, les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement, et le zèle des principaux rédacteurs, être récompensés par un plein succès, et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons de l'honneur de vous adresser ces deux cahiers.

En attendant que vous nous en fassiez part.



M. le chevalier d'Italinski ; des proverbes arabes , des sentences turques , etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques ; une liste des noms de MM. les collaborateurs ; une table , divisée par ordre de matières , des articles contenus dans le premier volume , mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions ; l'*Errata* ; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates , entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir , en finissant cette notice , d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale , que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru , et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs , d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est , à la vérité , une entreprise difficile , qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis ; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences , il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent , au surplus , les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement , et le zèle des principaux rédacteurs , être récompensés par un plein succès , et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons de ce livre une édition en deux volumes.

Plusieurs mots de cette inscription.



M. le chevalier d'Italinski ; des proverbes arabes , des sentences turques , etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques ; une liste des noms de MM. les collaborateurs ; une table, divisée par ordre de matières, des articles contenus dans le premier volume, mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions ; l'*Errata* ; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates, entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir, en finissant cette notice, d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale, que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru, et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs, d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est, à la vérité, une entreprise difficile, qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis ; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences, il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent, au surplus, les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement, et le zèle des principaux rédacteurs, être récompensés par un plein succès, et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(3) Nous avons pu lier nos deux volumes avec toute la

plus grande exactitude de cette impression.



M. le chevalier d'Italinski ; des proverbes arabes , des sentences turques , etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques ; une liste des noms de MM. les collaborateurs ; une table , divisée par ordre de matières , des articles contenus dans le premier volume , mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions ; l'*Errata* ; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates , entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir , en finissant cette notice , d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale , que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru , et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs , d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est , à la vérité , une entreprise difficile , qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis ; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences , il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent , au surplus , les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement , et le zèle des principaux rédacteurs , être récompensés par un plein succès , et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons de l'honneur de nous voir des doctes avec toute la
 l'histoire mais de cette inscription.



M. le chevalier d'Italinski; des proverbes arabes, des sentences turques, etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques; une liste des noms de MM. les collaborateurs; une table, divisée par ordre de matières, des articles contenus dans le premier volume, mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions; l'*Errata*; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates, entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir, en finissant cette notice, d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale, que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru, et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs, d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est, à la vérité, une entreprise difficile, qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences, il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent, au surplus, les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement, et le zèle des principaux rédacteurs, être récompensés par un plein succès, et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons de l'honneur de vous adresser ces deux cahiers.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute estime.



M. le chevalier d'Italinski; des proverbes arabes, des sentences turques, etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques; une liste des noms de MM. les collaborateurs; une table, divisée par ordre de matières, des articles contenus dans le premier volume, mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions; l'*Errata*; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates, entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir, en finissant cette notice, d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale, que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru, et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs, d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est, à la vérité, une entreprise difficile, qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences, il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent, au surplus, les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement, et le zèle des principaux rédacteurs, être récompensés par un plein succès, et par la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons dû nous rendre des doutes assez forts sur

quelques mots de cette inscription.



M. le chevalier d'Italinski ; des proverbes arabes , des sentences turques , etc.

A la fin du quatrième cahier et du premier volume se trouvent un avis des éditeurs dont le principal objet est de demander l'indulgence des lecteurs pour les fautes typographiques, et de répondre à quelques critiques ; une liste des noms de MM. les collaborateurs ; une table , divisée par ordre de matières , des articles contenus dans le premier volume , mais dans laquelle il se trouve plusieurs omissions ; l'*Errata* ; enfin des tables pour trouver la correspondance des dates , entre les années juliennes et les années de l'hégire. Le troisième et le quatrième cahiers contiennent aussi chacun une planche gravée.

Nous avons le plaisir , en finissant cette notice , d'annoncer aux amateurs de la littérature orientale , que ce recueil se continue avec activité. Déjà le premier cahier du second volume a paru , et le deuxième le suivra de près. Nous ne pouvons nous empêcher de recommander aux éditeurs , d'apporter plus de soin à la correction des épreuves. C'est , à la vérité , une entreprise difficile , qu'un ouvrage où un aussi grand nombre de langues se trouve admis ; mais si la difficulté doit rendre indulgent pour quelques négligences , il ne faut pas cependant se dissimuler que les erreurs typographiques influent sur le sort des meilleurs ouvrages. Puissent , au surplus , les efforts généreux du Mécène auquel les Mines de l'Orient doivent un si noble encouragement , et le zèle des principaux rédacteurs , être récompensés par un plein succès , et par la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la gloire et à la prospérité des lettres.

(8) Nous avons de l'avis de nos lecteurs des lettres avec nous

d'insérer dans le volume les lettres insérées.

Sacy, Antoine Isaac Silvestre de,

Notice de l'ouvrage intitulé: Ermahnung an Islambol oder Strafgedicht des
türk. Dichters Uweissi über die Ausartung der Osmanen, v. H. Fr. von Diez.
Berlin, 1811

Paris 1811

A.or. 274#Beibd.5

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10249078-1